

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

# **Histoire d'un baiser**

**Cim, Albert**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

Albert Cim

# Histoire d'un baiser

**BeQ**

## **Histoire d'un baiser**

Édition de référence :  
(Paris : H. Geffroy, [1894])

Albert Cim (1845-1924), de son vrai nom Albert Cimochoowski, était le fils d'un officier polonais et d'une mère française. Il naquit à Bar-le-Duc en 1845. Il a été fonctionnaire des Postes et des Télégraphes à Paris, mais son activité d'homme de lettres lui valu d'être cinq fois lauréat de l'Académie Française. Il resta très attaché à sa ville natale qu'il évoqua dans plusieurs de ses écrits.

# Histoire d'un baiser

*À Henri Demesse.*

Ce fut un beau tapage, ce soir-là, dans tous les cercles, cafés et salons de Saint-Servin-sur-Garonne, quand on apprit ce qui s'était passé quelques heures auparavant chez M. Hector Sédeillant, le plus gros banquier de la contrée.

À l'issue d'un copieux déjeuner fait avec deux de ses correspondants et qui s'était prolongé jusqu'à trois heures de l'après-midi, M. Sédeillant, pris de je ne sais quelle lubie, était allé trouver, dans le recoin voisin de l'office, où elle travaillait d'ordinaire, la petite Jeandin, Mlle Colette, une ouvrière à la journée, que Mme Sédeillant faisait venir trois jours par semaine. Juste au moment où il saisissait par derrière la taille de Colette et lui appliquait un savoureux baiser dans les frisons de sa blanche nuque, Mme Palmyre Sédeillant, l'austère et vigoureuse épouse, était entrée, et... clic ! clac ! avait administré à monsieur une superbe paire de soufflets, puis empoigné mademoiselle par le bras et jeté à la rue cette effrontée.

– Ah ! petite drôlesse ! c'est ainsi que vous vous comportez ! Et chez moi encore ! Chez moi ! Allez, vilaine ! Allez ! Je me charge de vous recommander. Oui ! Une belle réputation que vous êtes en train de vous faire, mademoiselle !

C'est en vain que la pauvre petite Colette protestait et sanglotait à cœur fendre :

– Madame ! Mais je vous jure !... Mais, madame... Oh ! comment pouvez-vous croire, madame !...

Madame, enfiévrée d'indignation, affolée de colère, ne voulait rien entendre et continuait à clabauder et vociférer dans la cour de l'hôtel, en pleine rue autant dire, et pendant que voisins et passants s'attroupaient.

Aussi la nouvelle de cette mésaventure conjugale s'était-elle promptement répandue à travers la ville et faisait-elle, le soir même, l'objet de tous les entretiens.

Bien entendu, on ne manquait pas d'amplifier les choses, d'enjoliver le récit, le festonner et le broder à profusion.

L'intrigue durait depuis longtemps déjà, affirmait-on ; les mieux renseignés, ou du moins ceux qui se piquaient d'avoir surpris quelques particularités probantes et de posséder des détails inédits, – et tout le

monde voulait en être de ceux-là, – racontaient que si la petite Jeandin portait d'aussi jolies boucles d'oreilles, – des perles fines, s. v. p. ! vous n'avez qu'à regarder quand elle passe ! – c'était grâce à la généreuse gratitude de M. Sédeillant. Le bijoutier Lacassagne, du quai des Vergnes, les lui avait vendues, vendues à lui-même, et les avait reconnues ensuite aux oreilles de la donzelle. Il lui avait encore fait présent, cet amant aussi épris que prodigue, d'une bague achetée chez le même bijoutier, d'une bague magnifique : une turquoise entourée de brillants, ne vous déplaît-elle pas !

Oui, plus que ça de luxe, et pour une morveuse qui habitait dans un galetas du faubourg Roucayrolles et battait la dèche avec son vieil ivrogne de père, le rempailleux de chaises. Si ce n'est pas une honte !

Et comprend-on ça ? Quand on a une femme d'aussi gentil visage et d'aussi riche corsage que Mme Sédeillant, la belle Mme Sédeillant, imposante comme Junon, charmante, captivante, adorable comme Vénus ! Tandis que cette petite mauviette de Colette... Je ne sais pas si vous êtes comme moi, je ne peux pas souffrir les femmes maigres. Ça ne me dit rien du tout. Ni à vous non plus, n'est-ce pas ?

Par sa conduite, après l'avanie qu'elle avait infligée à Colette, et dès le soir même de ce déplorable esclandre, Mme Sédeillant semblait encore sanctionner ces perfides racontars, donner pleine raison à la malveillance et à la calomnie. Ne s'était-elle pas avisée, dans sa rageuse rancune, de quitter le domicile conjugal et d'aller demander asile et protection à son père, M. Cyprien Ladevèze, le président du cercle agricole de l'arrondissement, le châtelain et grand éleveur du Mas-d'Artigues, à deux lieues de Saint-Servin ?

Et cette rupture, et tout ce bruit, tout ce vacarme pour rien ! Rien que ce pauvre petit bécot dans le cou de la lingère ! C'était tout ce que le banquier lui avait jamais donné. Jamais il ne lui avait pris autre chose, – ce jour-là, après cet émoustillant déjeuner, comme auparavant et de toute éternité, – autre chose qu'un brin de taille. Et si Mlle Colette Jeandin avait aux oreilles de chétifs pendants en chrysocale et imitation de perles, au doigt une misérable bague en toc, c'était elle-même, la pauvre, avec quelques gains supplémentaires, qui avait acheté ces piètres bijoux chez Lacassagne, l'orfèvre du quai des Vergnes.



De la ville, la rumeur gagna bientôt la campagne environnante.

– Vous savez, M. Hector Sédeillant, le banquier de Saint-Servin ? Paraît qu'il en mène une drôle de vie ! Ce n'est rien que de le dire ! Il a des maîtresses à tous les coins de rue, des filles qu'il couvre d'or !

Sans compter une actrice de Bordeaux qu'il a fait venir, qu'il entretient, qui lui coûte les yeux de la tête ! Il se ruine en diamants et en falbalas pour ces péronnelles, tout ce sérail ! C'est au point que sa femme s'est séparée de lui...

– Ah ! diable ! Ah ! diable ! Mais... Oh ! mais... vous faites bien de me dire ça !

– Vous avez des fonds ?...

– Chez lui ? Oui, queuques p'tiotes choses !

Et tous ces prudentissimes et architaiffeurs villageois de courir bien vite à Saint-Servin et de retirer sur-le-champ les dépôts qu'ils avaient pu effectuer, qu'ils effectuaient de temps immémorial à la banque Sédeillant, jadis Sédeillant et Peyreholade, puis Sédeillant et neveu, et enfin Sédeillant tout court.

Ce fut au tour du banquier de crier : « Diable ! Ah ! diable ! » et aussi : « Gare ! gare ! Casse-cou ! »

Et le voilà qui donne l'ordre d'atteler et file grand'erre chez son beau-père, au Mas-d'Artigues.

M. Ladevèze n'avait pas attendu l'arrivée de son gendre pour essayer de calmer l'irascible Palmyre et lui faire reprendre sa place auprès de son époux.

– Alors il te trompe, ce gredin d'Hector ?

– Oui, papa ! Je l'ai surpris... Oh ! il ne peut pas nier !

– Et tu ne l'as pas vitriolé, lui et sa complice ? Tu n'es pas dans le train, mon enfant !

– Mais, papa...

– Bien entendu, il n'y avait rien de trop beau pour ta rivale. Il lui avait payé hôtel et domestiques, chevaux et voitures, bijoux, dentelles, tout le tralala ! Il a mangé ta dot avec cette gourgandine, et...

– Mais non, papa, il ne lui donnait pas un sou. C'était ma lingère, une petite meurt-de-faim qui venait travailler à la maison...

– Et tu te plains ?

– Mais, papa, tu ne comprends pas !

– Je comprends, ma chère Palmyre, que tu voudrais changer l'espèce humaine, faire que l'homme n'éprouve pas de désirs pour une autre femme que la sienne, et ne cherche pas fatalement à les contenter, ces désirs, et cela me peine de te voir ainsi perdre ton temps. Certes, tu es, j'en suis convaincu d'avance, mille fois mieux, mille fois plus avenante et appétissante que ta... lingère ; mais tu as le tort irrémédiable d'être l'épouse, c'est-à-dire le devoir, la règle et l'habitude : ta lingère, si laide qu'elle soit, a l'incalculable avantage d'être, elle, la nouveauté, l'inconnu ; le fruit défendu, pour comble !



Voilà pourquoi ton coquin de mari se sent attiré vers elle. Hélas ! oui, ma fille, c'est désolant, mais c'est comme ça. Depuis que le monde est monde, changement d'herbage a réjouï les bœufs !

– Oh ! papa.

– Oui, ma poulette ! repartit l'éminent agronome. Sois donc raisonnable, et dépêche-toi vite de retourner auprès d'Hector, un excellent mari, au total, un époux modèle, crois-moi, puisque, tu l'avoues toi-même, il ne détourne pas un maravédis de la communauté et ne te fait pas tort d'un fifrelin.

– Il me faut des excuses ! Je ne rentrerai que lorsqu'il m'aura demandé pardon de l'outrage qu'il a infligé à ma dignité et à mon honneur ! s'écria péremptoirement Palmyre.

Pour toute réponse, M. Ladevèze se mit à siffler l'air de « la Casquette du père Bugeaud », sa ritournelle favorite.



Mais, quand M. Sédeillant arriva et qu'il eut raconté ce qui se passait aux guichets de ses bureaux, le philosophe et sceptique beau-père vit tout de suite qu'il n'était plus temps de badiner, et, joignant ses instances à celles du mari, ordonna à Palmyre de mettre séance tenante son chapeau et son manteau, prendre ses cliques et ses claques, et regagner Saint-Servin.

Palmyre elle-même, d'ailleurs, en sentait la nécessité, et si bien qu'elle ne parlait plus d'excuses, ne songeait plus à faire agenouiller devant elle, un cierge à la main, son criminel époux.

On décida que, pour combattre et réduire à néant les terribles propos qui circulaient, il fallait que le ménage se montrât partout, fit bien voir *urbi et orbi* combien il était uni, paisible et heureux.

En conséquence, M. et Mme Sédeillant ne cessèrent plus de se promener du matin au soir dans Saint-Servin et sa banlieue bras dessus bras dessous, gentiment pressés l'un contre l'autre, comme d'impatients amoureux, de nouveaux mariés en pleine lune de miel.

Ils imaginaient des achats pour pénétrer dans les magasins, des visites pour s'exhiber côte à côte dans tous les salons de l'aristocratie, de la haute, moyenne et petite bourgeoisie de l'endroit.

Rien n'y fit. Le mouvement était donné ; le retrait des fonds se continuait.

Anxieux, bouleversé, perdant la tête, M. Sédeillant convoqua un matin tout le personnel de ses bureaux, dans l'unique intention de « protester contre les odieuses calomnies dont il était l'objet ».

– Vous me connaissez, messieurs ; vous savez combien régulière, rangée et laborieuse a toujours été ma vie ! Le travail ! Le travail ! Tel a toujours été mon seul réconfort, ma suprême joie ! Vous le savez, vous tous, mes chers collaborateurs, etc.

Tous, en effet, le savaient et tenaient M. Hector Sédeillant pour le plus bienveillant des patrons, le plus équitable et le plus consciencieux des hommes. Tous l'aimaient, le vénéraient malgré sa jeunesse, ses trente-trois ans ; tous s'évertuaient à le défendre au dehors, à disculper sa moralité et rétablir sa réputation.

Bien mieux, le banquier crut de son devoir et de son intérêt d'aller trouver le père Jeandin, pour lui présenter à la fois des excuses et des explications.

– Je t'accompagnerai, cela fera encore meilleur effet, lui déclara spontanément la fière Palmyre. Je verrai cette petite, je causerai avec elle et réussirai bien à lui faire oublier la... cette... le... malentendu, et à obtenir d'elle qu'elle revienne chez nous.

Ah ! oui, elle en avait rabattu, la jalouse tigresse ! Elle filait doux, à présent, était tout sucre et tout miel. Il le fallait bien. Il fallait bien lutter contre ce flot qui montait, montait, toujours et menaçait de tout submerger. Nécessité fait loi.

Le père Jeandin, selon son rituel de chaque jour, passé neuf heures du matin, était entre deux vins, quand M. et M<sup>me</sup> Sédeillant heurtèrent à la porte de son taudis.

– Ah ! c'est pour ça que vous venez, mon bon monsieur, et vous aussi, ma belle dame ? Oh ! fallait pas vous déranger pour si peu !... Certainement que je suis au courant... Il ne se passe pas de jour que je ne reçoive des lettres, où on me raconte un tas de vilaines choses sur vous et not' Collette... Des lettres de je ne sais qui !... Des bêtises ! Tenez, v'là le cas que j'en fais de tous ces papiers-là !

Et il ponctua sa phrase par un geste tout à fait familier.

– N'empêche, reprit-il, que ces cancans-là ont causé bien du tort à not' Collette, un tort considérable ! Oui, ma belle dame ! Vous n'avez pas idée... Elle ne travaille plus nulle part, on ne la demande plus comme avant, qu'elle avait tant de pratiques qu'elle ne savait comment s'y prendre pour les contenter. Elle ne pouvait pas aller chez toutes à la fois, pas vrai ? Maintenant... Ah ! maintenant !... Je suis tout de même heureux de vous voir, parce que si... si c'était un effet de votre bonté... si vous pouviez... si peu que ce soit, mon bon monsieur ! Ah ! oui, les temps sont durs, allez !

Collette, qui n'avait rien osé dire à son père de l'algarade de M<sup>me</sup>Sédeillant, mais n'avait pu lui cacher son renvoi de la maison du banquier, ni empêcher les lettres anonymes de lui parvenir, se trouvait, en effet, dans la plus précaire situation. Les paysans d'alentour n'étaient pas accourus, tous en foule, comme chez le banquier, lui réclamer l'argent qu'ils lui avaient confié, non ; mais toutes les familles qui l'employaient, qui lui faisaient gagner son pain, lui avaient du jour au lendemain fermé leurs portes.

Pensez donc ! Une fille qui débauche les hommes mariés !

Aussi accueillit-elle avec joie les bonnes paroles que lui adressa M<sup>me</sup>Sédeillant, et c'est avec ravissement qu'elle consentit à reprendre ses « journées » à l'hôtel.

Toujours afin de combattre la calomnie et détruire la légende qu'elle avait si inconsidérément fait naître, M<sup>me</sup>Sédeillant installa en quelque sorte la jeune lingère à demeure auprès d'elle, en fit sa compagne, l'emmena chez ses fournisseurs, l'interrogeant devant eux, la consultant sur telle étoffe, telle coupe de robe, telle forme de chapeau... de sorte qu'on vit bien qu'elle n'avait aucune jalousie contre elle, nulle rancune à son endroit, – qu'il ne s'était rien passé.

Hélas ! hélas ! L'héroïque Palmyre en fut pour ses frais. Rien ne put endiguer la houle, mater et repousser le courant. Pourquoi toujours croire si volontiers au mal, si difficilement au bien ?

Quinze mois jour pour jour après le chétif et misérable baiser dont M. Hector Sédeillant avait effleuré le cou de Colette, quinze mois après la scandaleuse sortie de la belle M<sup>me</sup> Palmyre, le banquier déposait son bilan.

Quant à M<sup>lle</sup> Colette, elle n'avait pas attendu si longtemps sa mise en faillite : il y avait huit mois déjà que la gentille petite avait faussé compagnie à son ivrogne de père et s'était fait enlever par un commis voyageur.

# Duel à mort

*À Pontsevez.*

Il y avait quinze jours que Félix-Séraphin Cabrillat était entré, en qualité de troisième élève, à la pharmacie Pichancourt, la plus importante de Chèvremont-en-Bresse, quand, un soir d'octobre, le timbre de la porte retentit, et une jeune fille, une mignonne petite blonde aux yeux bleus et aux joues roses, apparut tout essoufflée sur le seuil de l'officine. Cabrillat, qui était en train de découper des étiquettes, s'élança, comme c'était son devoir, à la rencontre de cette cliente. Mais le premier élève, Nestor Richefeu, qui, en principe, ne se dérangeait jamais, à moins qu'il ne s'agît, comme à présent, de quelque frais minois, avait déjà planté là le traité de chimie organique dans lequel il paraissait plongé, et s'inclinait le plus galamment du monde devant la jeune personne.

– Mademoiselle ! Vous désirez, mademoiselle ?

– Monsieur... Je viens... C'est pour mon père, monsieur... Il a pris froid... Il était parti dès le matin pour la chasse, et il est revenu avec une douleur à l'épaule..., une douleur très vive, qui le tient là, comme cela, dans le haut du dos, dans tout le bras... Il ne peut se remuer, et il souffre, il crie...

– Rhumatisme aigu, insinua Richefeu.

– Nous l'avons frictionné avec de l'alcool camphré...

– Pas mauvais... oui..., opina l'aspirant apothicaire.

– Mais cela n'a rien fait, monsieur, rien du tout. Alors j'ai couru chez le docteur Morel, notre médecin... Par malheur, il n'est pas chez lui. Et comme j'allais rentrer, j'ai pensé que... peut-être... vous pourriez me..., me donner quelque chose qui soulagerait mon pauvre papa.

– Certainement, mademoiselle ! Rien de plus facile ! Je vais vous préparer ce que le docteur Morel lui-même aurait ordonné. C'est tout comme si vous l'aviez vu... Une lotion infailible, un baume souverain !

– Combien je vous remercie !

– Dans une petite demi-heure ce sera prêt, mademoiselle. Je vous enverrai cette lotion... À moins que vous ne préfériez attendre ?

– Oh ! non, monsieur ! J'ai hâte d'être de retour. Ne manquez pas

surtout, n'est-ce pas, monsieur ?

– Oh ! n'ayez crainte !... Mademoiselle, j'ai bien l'honneur...

Et Nestor Richefeu, qui avait reconduit la jeune fille jusque sur le trottoir, referma la porte.

Soudain il se frappa le front.

– Imbécile que je suis ! Triple brute !

– Quoi donc ? *Keski* te prend ? demanda le deuxième élève, Théodule Lardenois, qui, retenu dans le laboratoire attendant à la pharmacie, n'était arrivé qu'au milieu de l'entretien.

– Son adresse ? Où demeure-t-elle, cette petite ? Cabrillat ! Vite, nom d'un chien, cours après !

– Pas la peine, Cabrillat. Voilà ce que c'est, mon vieux, tu perds la tête dès qu'un cotillon entre ici ! répliqua Lardenois. Comment, tu ne la connais pas ? Et tu avais l'air si à l'aise avec elle, tu la couvais d'un oeil si...

– Enfin, qui est-ce, cette jeune fille ? interrompit Richefeu avec impatience. Où habite-t-elle ?

– C'est la petite Desormeaux, Mlle Adrienne Desormeaux, dont le père, un veuf encore vert, malgré son rhumatisme, possède un grand chantier de bois et une scierie à l'extrémité du faubourg Saint-Étienne ; – ce qui ne l'empêche pas d'habiter tout près de nous, rue Haute..., cette longue maison basse, précédée d'une cour avec grille...

– Ah ! comment ! C'est là ?

– Oui, c'est là. Je m'étonne qu'il faille te l'apprendre. Je croyais bien que...

– Mais toi-même, comment es-tu si bien renseigné ?

– Belle malice ! exclama Lardenois. Mlle Desormeaux passe tous les matins avec sa bonne... ; oui, tous les matins !... depuis deux mois au moins, époque de sa sortie du couvent, j'imagine..., entre huit et neuf heures, là, devant la pharmacie, pour se rendre à la messe. Alors, l'ayant aperçue, je me suis informé ; j'ai interrogé la femme de chambre de la patronne, entre autres, cette grande bringue d'Ernestine... Et voilà tout le mystère !

– C'est étonnant ! s'écria naïvement Richefeu. Je ne l'avais pas encore remarquée, moi !

– Il y a commencement à tout, ma vieille ! repartit le jeune Lardenois dans sa profonde sagesse.

– Et... inutile de te demander si... si tu en tiens pour elle ?

– Oui, inutile, parce que je ne le sais pas encore bien moi-même. Cela viendra peut-être ! conclut avec la même remarquable judiciaire

Tout en écoutant son compagnon et discourant avec lui, Nestor Richefeu s'était mis en devoir de confectionner le plus efficace des liniments, l'irrésistible baume annoncé. Quand la besogne fut terminée, le goulot du flacon dûment entouré de sa coiffe verte, soigneusement ficelée et cachetée, le flacon lui-même enveloppé d'un papier blanc comme neige, Nestor, au lieu de le confier au garçon de peine, à ce satané petit flandrin de Vincent, si pertinemment baptisé l'Endormi, glissa la bouteille dans sa poche, s'esquiva sans mot dire du laboratoire par la porte ouvrant sur le corridor, et gagna la rue.

– Dis donc, Cabrillat ! fit Lardenois, à qui ce manège n'avait pas échappé, – tu n'as pas vu ?

– Quoi donc ?

– Tu ne te demandes pas où est passé cet animal de Richefeu ?

– Non. Pourquoi ?

– Parce que monsieur le joli cœur, au lieu d'envoyer Vincent chez les Desormeaux, n'a pu résister au désir d'y aller lui-même. Voilà ! J'en suis certain : j'ai entendu grincer la porte du couloir.



Située dans le plus riche quartier de Chèvremont, au coin de la place de la Mairie et de la Grand'Rue, la pharmacie Pichancourt, avec ses deux longues façades garnies, selon la coutume, de gigantesques boccas rouges et bleus, jaune de chrome et vert d'émeraude, sa double plinthe de marbre noir et sa double enseigne en lettres d'or : *Pichancourt, ex-interne des hôpitaux de Paris*, avait tout à fait belle apparence. Elle n'aurait pas déparé les boulevards de « la capitale », on était unanime à le reconnaître à Chèvremont-en-Bresse, et à la proclamer même le plus élégant et le plus cossu des magasins de la ville.

Sur chacune des deux immenses glaces de la devanture, une inscription se détachait en légende : *Anticoryza, – marque déposée – premières médailles d'or*. C'était cette « spécialité » précisément qui obligeait M. Pichancourt à se pourvoir de trois aides ou élèves, tandis que les autres pharmaciens de la localité se contentaient généralement d'un seul, qui jouissait même de nombreux loisirs.

Fanfaré par toutes les trompettes de la réclame, répandu à profusion dans toutes les officines de France et de Navarre, universellement connu et employé, sans pour cela, j'en ai une vague crainte, que sa réputation fût des plus méritées, l'anticoryza était, pour son inventeur tout au moins, une excellente affaire. M. Pichancourt

avait dû construire, pour la fabrication de ce remède, un laboratoire spécial, une véritable usine, à cinq kilomètres de la ville, au Val d'Ambly, près de la frontière suisse. Toutes ses journées se passaient dans cet établissement, à surveiller ouvriers et ouvrières, comptables et expéditionnaires, camionneurs et garçons de peine ; et comme le contre-choc de cette lourde charge se faisait inévitablement ressentir jusqu'à la boutique de la place de la Mairie, jusqu'à la « maison mère », le pharmacien avait été contraint d'abord d'obvier à son absence et se faire remplacer, ensuite de prendre un second élève ; total : trois « potards ».

Nestor Richefeu, le plus ancien, celui à qui M. Pichancourt avait délégué ses pleins pouvoirs, était un solide gaillard de vingt-quatre ans, trapu, courtaud, largement râblé, joufflu et rubicond comme une pomme d'api.

Le second, Théodule-Alcide Lardenois, qui avait un an de moins, était tout aussi solidement étoffé et à peu près aussi mafflu et rougeaud que son supérieur. Comme lui, il appartenait à une famille de paysans bressans.

Le troisième, Félix Cabrillat, entrait dans sa vingt-deuxième année et avait pour père un maître d'armes de Besançon. Il était de taille moyenne, pâlot et maigrelet, avait l'air doux, réservé, distingué, somme toute, et, depuis deux semaines qu'il faisait partie du personnel de la pharmacie Pichancourt, ne s'était pas encore regimbé contre les inévitables exigences de ses deux aînés.

Il y avait près d'une année que ceux-ci vivaient côte à côte, et, jusqu'à cette soirée d'octobre, à part quelques piques insignifiantes, la meilleure intelligence n'avait cessé de régner entre eux. Mais, comme la poule du fabuliste, Mlle Adrienne Desormeaux survint,

### *Et voilà la guerre allumée*

entre nos deux coqs, Nestor Richefeu et Théodule-Alcide Lardenois.



Le lendemain matin, sur les neuf heures, à son retour de la messe, Mlle Desormeaux, escortée de sa gouvernante, pénétrait de nouveau dans la pharmacie. Il faut croire que le baume « souverain » n'avait produit que fort peu d'effet, car la jeune fille tenait, pliée dans son livre de prières, une ordonnance du docteur Morel.

Cette fois, ce fut Théodule Lardenois qui s'avança. Nestor Richefeu, « monsieur le joli cœur », était à son tour absent de la

boutique et occupé dans le laboratoire.

– Monsieur votre père ne va donc pas mieux, mademoiselle ?

– Non, monsieur, hélas ! Il n'a pu fermer l'œil de la nuit. Toujours son rhumatisme dans l'épaule ! Et puis la fièvre qui s'est déclarée, une grosse fièvre... M. Morel est venu dès le matin...

– Heureusement que c'est sans gravité ! crut devoir alléguer Lardenois pour la tranquilliser.

– C'est ce qu'assure aussi M. Morel. Il n'y a aucun danger, rien de sérieux à redouter. N'empêche que papa souffre bien... Nous avons eu beau le frictionner, Naïs et moi, avec ce que le... ce que votre... le monsieur qui était là, nous a apporté hier soir, rien n'y a fait. M. Morel a même déclaré qu'il aurait mieux valu ne rien faire du tout et attendre sa visite. Aussi vous serai-je infiniment reconnaissante de préparer l'ordonnance sans tarder...

– Mais tout de suite, mademoiselle, à l'instant même ! Et je vous la porterai moi-même aussitôt !

– Vous serez bien aimable, monsieur.

Juste au moment où Adrienne et sa gouvernante Naïs quittaient la pharmacie, Richefeu y entra par la porte opposée à celle de la rue, la porte du laboratoire.

– Tiens, mais... c'est Mlle Desormeaux qui était ici ?... Ah ! veinard !

– Oui, elle-même, avoua Lardenois, qui était déjà en train d'exécuter l'ordonnance du docteur Morel.

Lorsqu'il eut fini, il mit la fiole et les deux petits paquets de drogues dans sa poche, et, comme avait fait Richefeu la veille, s'apprêta à sortir, mais ostensiblement, par la porte du magasin et non par celle du corridor.

– Où vas-tu donc ? demanda le remplaçant de M. Pichancourt.

– Porter l'ordonnance Desormeaux.

– Et Vincent, à quoi sert-il alors ? C'est la besogne du garçon de laboratoire, et non celle des élèves, de porter les ordonnances à domicile.

– Tu y es bien allé hier, toi, porter celle de Mlle Desormeaux !

– Moi, je suis allé ? Qu'en sais-tu ? Ça n'est pas vrai d'abord !

– Tu as un fier toupet ! s'écria Lardenois. Nous t'avons vu, Cabrillat et moi, te faufiler... Et puis Mlle Desormeaux vient encore de me le confirmer à l'instant !... Même que le docteur Morel a trouvé que tu aurais mieux fait de te tenir tranquille plutôt que de te mêler de soigner ses malades !...



- Je te dis que tu ne sortiras pas ! rugit Richefeu.
- Je te dis que je sortirai !
- Je te dis que non, moi !
- Je te dis... Au revoir, Nestor ! À tout à l'heure, ma vieille !



Pour rien au monde, Nestor Richefeu n'eût omis de se trouver à la pharmacie le lendemain, à l'heure de la messe. Calculant que Mlle Desormeaux profiterait très probablement de sa sortie matutinale pour apporter, comme la veille, une nouvelle ordonnance du docteur, il s'était embusqué derrière les boccas de la montre, et il épiait sa venue, son passage tout au moins. Mais Théodule Lardenois, lui aussi, était fidèle au poste et guettait sa proie. Lorsqu'il la vit entrer, il se précipita...

– Monsieur Lardenois, faites-moi donc le plaisir d'aller au laboratoire surveiller votre décoction de salsepareille. Voilà trois quarts d'heure qu'elle est sur le réchaud.

– Monsieur, je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous !

– Je vous demande mille pardons, monsieur, vous avez des ordres à recevoir de moi. M. Pichancourt vous l'a déjà dit ; il vous le répétera, s'il le faut. Et puis, pas de discussion devant les clients, n'est-ce pas, je vous prie : filez au laboratoire, allons ! acheva Richefeu.

Comme Nestor Richefeu l'avait devancé auprès de Mlle Desormeaux et s'était emparé déjà du carré de papier – l'ordonnance – qu'elle tenait à la main, l'infortuné Lardenois n'avait plus qu'à se soumettre à cette humiliante injonction, – à céder la place à son rival, et c'est ce qu'il fit rageusement, tout furibond et fulminant.

Mais, aussitôt la jeune fille partie, il se rua du laboratoire dans la pharmacie, apostropha Richefeu, l'accabla d'insultes, donna libre cours à tout son dépit et son exaspération.

Richefeu ne manqua pas de se rebiffer, comme bien on pense. Les gros mots, ainsi que des volants de raquettes, rebondirent de part et d'autre ; de part et d'autre, les menaces retentirent, les provocations, criées à tue-tête, firent trembler tous les boccas de l'officine et se répercutèrent jusqu'à l'extrémité de la place de la Mairie.

« Je t'apprendrai, moi ! – Ah ! je le montrerai, moi !... – Oui, tu sauras !... – Voyez donc le joli merle ! – Regardez donc ce grand serin !... – Ne m'échauffe pas les oreilles plus longtemps, ou bien !... – N'achève pas, sinon !... – Je ne réponds plus de moi, Lardenois, je t'en avertis !... – J'en ai assez, Richefeu, je te préviens !... »

Bref, ils faillirent en venir aux mains, et, sans l'intervention de leur collègue Cabrillat, ils eussent très certainement passé des paroles aux actes et transformé la pharmacie en champ d'honneur.

Cabrillat leur fit comprendre tout le danger et tout le ridicule de leur conduite. Mme Pichancourt, dont l'appartement était situé au premier étage, au-dessus même du magasin, pouvait les entendre. Alexandrine, la cuisinière, attirée par le bruit, venait de se glisser dans le laboratoire, pour écouter tout à son aise.

– Oui, messieurs, elle était là il y a un instant. Que le patron ait vent de l'affaire, et... vous devinez ce qui en résultera pour vous deux ? Et tenez, tous ces gamins rassemblés devant la porte... C'est à vous qu'ils en ont, c'est pour assister au spectacle... Quel scandale !



La querelle s'apaisa donc ce jour-là, mais pour reprendre de plus belle le lendemain et se continuer de plus belle encore les jours suivants. En vain Richefeu invoquait-il ses pouvoirs et s'efforçait-il d'imposer silence à son rival : celui-ci haussait les épaules, l'envoyait promener, lui et son autorité, le narguait, le défiait, lui montrait le poing.

– Approche donc !... Viens donc un peu ici, que je te rabatte le caquet !

– Monsieur Lardenois, vous ferez tant que je me verrai dans la nécessité de...

– D'aller moucharder auprès du patron, n'est-ce pas ?

– De l'instruire de ce qui se passe et de le mettre en demeure de choisir entre vous et moi, monsieur Lardenois !

– Et moi, je lui raconterai, au patron, de quelle jolie manière vous justifiez la confiance qu'il a en vous, et à quoi vous employez votre temps et consacrez vos prérogatives. Quand il saura que c'est à courtiser et accaparer toutes les clientes de la maison, nous verrons la mine qu'il fera et s'il tiendra tant que ça à ne pas se priver de votre précieux concours, monsieur Nestor Richefeu !

Le fait est que Nestor Richefeu, ne se sentant pas la conscience absolument nette, était peu disposé à porter plainte contre son subordonné. Comme, malgré tous les baumes, lotions et frictions, le rhumatisme de M. Desormeaux s'obstinait à ne pas déguerpir, Mlle Adrienne continuait ses visites à la pharmacie avec la même fréquence et la même régularité, et il ne se passait pas de jour, pas d'heure même pour ainsi dire, que Félix Cabrillat ne se trouvât contraint de rappeler ses collègues, ses « anciens », à l'ordre et au calme, voire

d'arrêter les mains et mettre le holà entre eux.

– Battez-vous une bonne fois, finit-il par leur conseiller en sa qualité de fils de maître d'armes ; décidez-vous pour le fleuret, l'épée ou le pistolet ; mais, de grâce, plus de disputes, plus de criailleries, – la paix !

– Eh bien, c'est cela ! Oui, Cabrillat a raison ; battons-nous ! clama Lardenois.

– Battons-nous ! Oui, il le faut ! Un de nous est de trop sur terre ! Battons-nous ! glapit à son tour Richefeu, qui, en présence du zèle et de la fougue de son adversaire, ne pouvait décemment paraître reculer.

Mais ni l'un ni l'autre n'avait jamais tenu un pistolet, jamais manié fleuret, sabre ou épée.

– À coups de poing ! La boxe ! vociféra Lardenois tout enflammé.

– Comme des goujats, des ivrognes ?... Fi donc ! repartit Cabrillat. C'est pour le coup que M. Pichancourt trouverait que vous causez préjudice à son établissement, que vous déshonorez la corporation tout entière ! Non, pas de pugilat, mes amis !

– Cependant...

– Mais alors ?...

– Eh ! mordienne, pas n'est besoin d'avoir hanté les salles d'escrime ni les tirs pour être à même d'appuyer le doigt sur la gâchette d'un pistolet !

– Sans doute, mais...

– Il s'agit de viser ! objecta Richefeu.

Il ne put les convaincre.

Le soir même une nouvelle altercation ayant éclaté, Cabrillat revint à la charge et somma les deux adversaires d'en finir, une fois pour toutes.

– Ou sinon c'est moi qui aviserai le patron ! C'est insoutenable, cette vie-là, c'est à devenir fou, ma parole ! Si vous ne voulez pas vous aligner sur le terrain, tirez au sort celui de vous deux qui devra disparaître, se loger une balle sous le menton, avaler une pilule de cyanure ou de strychnine, ou s'ouvrir le ventre à la japonaise ! Comme bon vous semblera ! Mais pour Dieu ! terminons-en !

– Tiens, mais...

– C'est une idée ! acheva Richefeu.

– Oui, nous tirerons au sort, reprit Lardenois. Tu nous prépareras deux pilules, Cabrillat...

– Ah ! vous vous décidez pour les pilules ?

– Oui ! Il y en aura une d'inoffensive ; l'autre renfermera un poison des plus énergiques et dont tu nous tairas le nom, afin que nous ne puissions découvrir sur-le-champ l'antidote, tu comprends ?

– Parfaitement, répondit Cabrillat. Quoique... Vilaine besogne dont vous me chargez là ! C'est à moi que la justice s'en prendra, moi qui serai responsable...

– Ne t'inquiète pas, interrompit l'enragé Lardenois. Nous aurons soin de mentionner par écrit que c'est volontairement que nous nous donnons la mort. Tant mieux pour celui qui survivra !

– Alors, comme ça, soit ! Néanmoins, ajouta Gabrillat, je crois qu'il serait bon..., afin d'éviter les commérages et d'empêcher que le nom de Mlle Desormeaux ne fût mêlé là-dedans..., qu'il serait préférable que l'affaire eût lieu hors de la ville, ou même de l'autre côté de la frontière...

– En effet ! répliqua Richefeu.

– Je ne demande pas mieux, dit Lardenois.

– L'un de vous pourrait, par exemple, se rendre à Genève, l'autre à Berne ou à Lausanne... De cette façon, le résultat de... du duel causera moins de rumeur ici ; l'origine, le réel motif, en sera moins facile à démêler...

– Il a raison ! s'écrièrent ensemble les deux prétendants.

– Tu n'as plus maintenant qu'à confectionner les pilules : je suis prêt ! clama Lardenois.

– Et à nous faire tirer au sort : j'en grille d'impatience ! acheva Richefeu.



Le dimanche suivant, qui était précisément le jour de sortie de MM. Nestor Richefeu et Théodule Lardenois, nos deux potards montaient en wagon à une demi-heure d'intervalle et se dirigeaient le premier sur Genève, l'autre sur Berne. Tous deux emportaient, soigneusement enfouie dans une poche de leur portefeuille ou au fond de leur porte-monnaie, une microscopique boîte ronde contenant la susdite pilule, – la vie ou la mort.

À Genève, aussitôt hors de la gare, Richefeu, qui, malgré ses très légitimes appréhensions, se sentait un impérieux appétit, s'achemina vers un des plus confortables hôtels de la rue du Mont-Blanc, y retint une chambre et s'assit à la table d'hôte, où il fit amplement et magnifiquement honneur au déjeuner. Il alluma un cigare ensuite, un pur havane, et alla s'installer sur la terrasse d'un café du Grand-Quai.

Après s'être d'abord dit, s'être fermement et irrévocablement promis, qu'aussitôt descendu du train, il se débarrasserait de sa terrible incertitude et liquiderait son sort, il s'efforçait à présent de chasser cette anxieuse idée, de se donner le change et s'étourdir : il était résolu de reculer le plus possible l'épouvantable échéance.

Il faisait un temps inespéré, un clair et gai soleil de l'été de la Saint-Martin. Réconforté, malgré lui pour ainsi dire, et ragaillard par la fine bouteille de pomard dont il avait arrosé son dessert, par la tasse de moka et les petits verres de chartreuse qu'il venait d'absorber, aussi bien que par cette radieuse après-midi, ces pimpantes toilettes qui défilaient sous ses yeux, ces sveltes tailles, ces minois provocants, par ce lac superbe, cette immense nappe d'azur et d'argent qui miroitait en face de lui, par tout ce réjouissant spectacle et ce féérique panorama, Nestor Richefeu s'abandonnait à une sorte d'ivresse guillerette et fringante, savourait tout le bonheur de vivre.

De temps à autre pourtant, ses sourcils se fronçaient soudain, un frisson le secouait : l'horrible pensée lui était brusquement revenue à l'esprit, lui avait traversé le cœur comme un coup de poignard.

– Baste ! nous verrons ce soir, après le dîner... J'ai encore le temps !... À quoi bon se tourmenter d'avance ?... C'est stupide !... N'y songeons plus... Voyons, secouons-nous ! Hop !

Et, pour faire diversion, il se leva, se mêla à la foule des promeneurs et erra, le cigare aux lèvres, le long des quais.

Vers les sept heures il regagna l'hôtel, et, bien qu'il ne se sentit pas grand'faim, prit place à table, et, toujours pour se remonter le moral, se donner des forces, se contraignit à manger et fêta de son mieux les plats et les vins.

Il quitta le dernier la salle à manger, se disant que cette fois il n'y avait plus à barguigner, que le moment était venu de s'enfermer dans sa chambre et de...

Mais, tout en délibérant de la sorte, il avait franchi le seuil de l'hôtel et se trouvait déjà de l'autre côté de la rue.

Une affiche de spectacle frappa ses regards. *Par extraordinaire... LA VIE PARISIENNE... jouée par les acteurs du théâtre des Variétés, de Paris...*

– Si j'y allais ? Je puis bien encore attendre jusqu'à ce soir... Voilà tout, j'en serai quitte pour ne rentrer à Chèvremont que par un train du matin... Pour une fois, le père Pichancourt n'aura rien à dire... À moins que... que ce ne soit moi qui... ai la déveine ? Brrr !...

Au théâtre, il fit la connaissance de deux aimables dames, à qui il offrit des grogs durant un entr'acte, et qui, à la fin de la représentation, lui proposèrent d'aller souper avec lui.

Il ne rentra à son hôtel que très tard, ou très bonne heure pour mieux dire, puisque les premières blancheurs de l'aube moutonnaient à l'horizon.

Il avait la tête lourde, le cerveau congestionné, fiévreux, tout brûlant, comme si on lui eût versé dans le crâne du plomb en ébullition. Cependant il se souvenait... La petite boîte était là, dans une pochette de son portefeuille. Il fallait s'exécuter... Autrement, que penseraient de lui ses collègues Lardenois et Cabrillat ? Il avait juré d'ailleurs... Il devait tenir son serment, montrer qu'il n'était pas un lâche !

Non, il n'avait pas peur, et la preuve !...

Il saisit la pilule et l'avalait.



Une heure plus tard, Nestor Richefeu, qui s'était jeté tout habillé sur son lit et n'avait pas tardé à succomber au sommeil, fut réveillé par des crampes affreuses, d'atroces douleurs d'entrailles.

Aussitôt la mémoire lui revint... La vérité surgit brusquement...

– Ah ! mon Dieu ! C'est moi ! Empoisonné ! Fichu ! Ah ! mon Dieu !

Et il se mit à hurler comme un possédé.

Les gens de l'hôtel accoururent. Vite on envoya quérir un médecin.

Les souffrances du malade paraissaient augmenter, son état empirer rapidement. Quand le docteur arriva, Nestor Richefeu gisait presque sans connaissance, secoué de moments en moments par de violents soubresauts, les lèvres spumeuses, la respiration saccadée, le front et le visage et tout le corps trempé de sueur.

Un des garçons raconta que « ce voyageur était rentré au petit jour, qu'il l'avait entendu trébucher dans l'escalier, comme quelqu'un qui n'a ni les jambes ni la tête bien solides, que c'était simplement une... une indigestion ».

– Une forte indigestion, oui, ajouta le docteur ; mais compliquée d'intoxication, certainement !

Et, jugeant à divers symptômes que ce toxique devait être l'opium, il prescrivit les révulsifs et antidotes indiqués.

Une insurmontable torpeur s'était emparée de Richefeu, et ce n'est que dans l'après-midi du lendemain qu'il commença à sortir de cet état comateux et à recouvrer ses esprits.

« Il était dans une chambre d'hôtel... à Genève... à cause de... du

duel... pour Mlle Desormeaux... de la pilule préparée par Cabrillat... Oui ! C'était lui qui avait eu la malchance, sans aucun doute... Il n'était pas mort pourtant !... »

Il garda le lit ou la chambre trois jours encore ; puis, le samedi matin, le docteur lui ayant rendu sa liberté, il s'achemina, encore flageolant, vers la gare, et reprit la route de Chèvremont-en-Bresse.



M. Pichancourt était debout sur le seuil de sa porte, discutant, clamant et gesticulant, le dos tourné vers la rue, au moment où Nestor Richefeu arrivait devant la pharmacie et se préparait à réintégrer le bercail.

Involontairement, à la vue de son patron, il fit mine de se dérober, voulut rebrousser chemin ; mais le père Pichancourt l'avait aperçu.

– Ah bon ! Voilà l'autre, à présent ! Quand je vous disais qu'ils s'étaient donné le mot ! J'avais bien deviné : mes gaillards ont décampé tous deux ensemble, s'en sont allés de conserve tirer une bordée, et les voici qui nous reviennent, toujours de compagnie ! Entrez donc, Richefeu, ne restez pas sur le trottoir, mon garçon !

Richefeu obéit, et aperçut dans la boutique, non seulement son pseudo-complice Lardenois, mais Félix Cabrillat et *trois* autres potards déjà installés derrière les comptoirs et intronisés dans leurs fonctions.

M. Pichancourt continua :

– Vous auriez dû m'avertir au moins, que diantre !... C'est ce que j'étais justement en train de dire à Lardenois... J'aurais pris mes dispositions en conséquence. Je ne vous ai jamais refusé de congé : au besoin je serais venu moi-même vous suppléer... Mais déguerpir ainsi, laisser ainsi une maison en plan ! Ce sont des procédés ! des procédés !... inqualifiables !!! Aucun de mes confrères, personne au monde ne tolérera jamais de pareilles escapades. Toute une semaine ! huit jours de bamboche ! Ah ! vous allez bien, vous, quand vous vous y mettez !

– Pardon, monsieur, mais je... je vous vous assure, monsieur..., bégaya Richefeu.

– Permettez-moi, monsieur, de... de vous... Monsieur, je... je vous certifie... bredouilla Lardenois.

– Quoi ? Que pouvez-vous invoquer pour votre défense ? Je me le demande ! Il y a un fait, un fait incontestable : c'est que vous avez tous les deux, simultanément, sans me prévenir, planté là le magasin, et que votre absence à tous les deux a duré huit jours. Vous n'allez pas

me répondre que vous êtes tombés malades l'un et l'autre...

– Si, monsieur ! J'ai été malade, bien malade..., interrompit Lardenois.

– Moi aussi, monsieur ! ajouta Richefeu.

– Ah ! vous aussi ? En même temps ? Comme ça ? Faudrait cependant mettre un peu de variété dans vos... vos contes en l'air, mes bons amis. Je n'aime pas qu'on se moque de moi ! Puisque vous me quittez, j'ai dû pourvoir à votre remplacement. Voilà vos successeurs, reprit le père Pichancourt en indiquant à MM. Lardenois et Richefeu les nouveaux potards. Ah ! oui, ils sont trois, continua-t-il. C'est que Cabrillat, lui aussi, s'en va... Lui, c'est autre chose !... Je ne le congédie pas... C'est lui qui se retire, – pour se marier. Il épouse Mlle Desormeaux et devient l'associé de son beau-père, le marchand de bois... Vous avez joliment raison, allez, Cabrillat, fichu métier que la pharmacie ! En voilà la preuve ! On n'est jamais tranquille, on n'est jamais sûr de... ce qui se passe chez vous quand vous n'y êtes pas... Toujours esclave, à l'attache !



Lorsque Nestor Richefeu et Théodule Lardenois se retrouvèrent dans la rue et purent librement échanger leurs impressions, ils reconnurent, mais non sans indignation ni fureur, que les émotions et les mésaventures survenues à Genève à l'un d'eux, l'autre les avait à peu près identiquement éprouvées à Berne. En d'autres termes, ils avaient été tous les deux abominablement joués par leur jeune collègue Cabrillat, qui s'était empressé de mettre à profit leur absence pour faire avec Mlle Adrienne plus ample connaissance, gagner les bonnes grâces du papa Desormeaux en le guérissant de son rhumatisme, – en un mot, pour leur couper l'herbe sous le pied.

Ils jurèrent de se venger ; et, le soir venu, comme le garçon de peine achevait de boulonner les volets de la devanture, et que Cabrillat, avant de monter se coucher, allait, selon son habitude, fumer un cigare et boire une chope au café de la Mairie, ils surgirent devant lui, armés de cannes, et tout disposés à lui faire un mauvais parti.

Cabrillat eut le temps de rétrograder et de saisir un énorme gourdin oublié dans le porte-parapluie par quelque paysan des environs. Alors décrivant un artistique moulinet :

– Attention, mes braves ! méfiez-vous !... Ce ne sera pas à *la pilule* avec moi... Je suis fils de maître d'armes, n'oubliez pas !

Et l'extrémité du gourdin passa si près du nez de Lardenois que ce



dernier se hâta de battre en retraite et de gagner le large, entraînant avec lui l'autre assaillant, le bouillant Nestor.

Tous deux songèrent ensuite à intenter un procès à leur mystificateur pour « préparation et distribution de substances médicamenteuses, sans prescription ni formule émanant d'un docteur en médecine ou d'un officier de santé » ; mais Nestor Richefeu ayant retrouvé une place de premier élève dans une pharmacie de Lyon, et Théodule Lardenois découvert pareille aubaine à Dijon, ils se désistèrent de leurs vindictifs desseins et abandonnèrent le traître Cabrillat à ses remords et à son bonheur.

# Le mariage d'Hermance

*À Daniel Riche.*

Ce fut surtout après avoir perdu sa mère qu'Hermance Desrigny sentit s'accroître son désir de se marier et se jura de ne pas mourir vieille fille. Elle avait vingt-neuf ans déjà, et si son père, ancien agent voyer cantonal, décédé sept ou huit ans auparavant, si M<sup>me</sup>Desrigny, avec sa prévoyance et sa tendre sollicitude, n'avaient pas réussi à l'établir, malgré leur modeste aisance et la dot qu'ils étaient tout disposés à lui servir, c'est que la pauvre Hermance n'était pas bâtie comme tout le monde et d'un placement facile : elle était bossue. Mais cette difformité ne l'empêchait pas d'avoir un petit cœur rempli de généreuses aspirations, gonflé de sève, embrasé de juvéniles ardeurs et de légitimes convoitises, – des trésors d'affection et de dévouement à prodiguer. Et sur qui verser ce baume, épandre cette lave ?

Seule, dans sa jolie et quiète maison de la rue des Remparts, au chevet de Saint-Alban, l'élégante église romane qui forme la principale ou plus justement l'unique « curiosité » de Châtillon-sur-Meurthe, elle songeait mélancoliquement à l'avenir qui l'attendait, s'épouvantait de ce perpétuel isolement.

Depuis la mort de M<sup>me</sup>Desrigny, elle avait pris à demeure la femme de ménage qui venait précédemment chaque matin vaquer aux grosses besognes de la maison ; mais, si obligeante, probe et fidèle qu'elle fût, la mère Toinette, avec ses soixante-six ans et malgré les fines moustaches qui lui étaient poussées, ne pouvait guère lui tenir lieu de mari, tout au plus lui servait-elle de chaperon et de porte-respect.

Où le trouver, cet époux si secrètement mais si instamment appelé ? À qui recourir, oser s'adresser ?

Hermance savait bien qu'elle ne possédait pas la taille élancée d'une Diane chasseresse, pas plus que l'ampleur et l'imposante prestance de Junon ; mais de là à se croire contrefaite, à s'avouer qu'elle était bossue ! Elle se reconnaissait « un peu » trop petite, dans son for intérieur, toute mince, fluette et mignonne, avec une épaule, oui, l'épaule droite, peut-être « un peu »... un peu différente de l'autre : – il n'y avait pas à en douter, pas moyen ! et certaines phrases chuchotées parfois derrière elle le lui avaient appris, – « un peu » plus haute et trop... anguleuse. Voilà ce que c'est que de ne pas surveiller le maintien des enfants lorsqu'ils sont encore au berceau et à la lisière,

de leur laisser prendre de mauvaises postures ! Et puis d'ailleurs s'il n'y avait pour convoler que les Vénus ou les femmes colosses, il y a bel âge que le monde aurait cessé de se recruter.



Un soir qu'elle parcourait son journal habituel, *Le Petit Lorrain*, « journal de Meurthe-et-Meuse et des départements limitrophes », Hermance Desrigny rencontra, au bas d'une colonne de la troisième page, l'annonce suivante :

« INSTITUT MATRIMONIAL DE FRANCE, fondé par Mme de SAINT-ELME, pour faciliter, entre les familles honorables les alliances les mieux assorties au point de vue physiologique et social. – Dots de 10 000 francs à plusieurs millions. – Rue de la Chaussée d'Antin, 65, Paris. – De une heure à cinq. – Correspondance. »

Le lendemain le regard d'Hermance tomba encore sur cette annonce, le surlendemain encore...

« Si j'écrivais à cette dame ? » finit par se dire Mlle Desrigny.

Et elle lui écrivit.

Par retour du courrier elle reçut un mirifique prospectus, lithographié sur papier rose, et destiné à expliquer, prôner et célébrer « le but moral de l'Institut matrimonial de France ».

« L'INSTITUT MATRIMONIAL DE FRANCE n'est point une agence », déclarait catégoriquement et dédaigneusement Mme de Saint-Elme, en tête de son épître.

« En le fondant, je me suis proposé d'offrir aux familles mon concours maternel et dévoué ; d'être pour elles plus et mieux qu'un intermédiaire et un trait d'union : – une mère ! une mère vigilante, prévoyante, douée d'un flair providentiel, d'une expérience consommée, d'un tact accompli, avant tout d'une inviolable discrétion, et n'ayant en un mot d'autre souci que d'assurer le bonheur de ses enfants.

« Je crois remplir ainsi une véritable mission, un devoir imposé par les circonstances présentes, aujourd'hui que notre société, ébranlée dans sa base, a besoin de se reconstituer et de trouver des cœurs généreux prêts à aider à ce mouvement de régénération qui s'accomplit, etc. »

Comme conclusion, Mme de Saint-Elme invitait ses correspondants à lui adresser la modique somme de vingt francs, prix d'abonnement au *Voile nuptial*, « moniteur officiel de l'INSTITUT MATRIMONIAL DE FRANCE », où, chaque mois, une nombreuse liste de beaux et brillants partis, tous garantis bon teint, était régulièrement enregistrée et

soumise au choix éclairé, offerte à la juste et sainte impatience des lecteurs et lectrices. Pour figurer sur cette liste, mériter d'être admis parmi cette élite, il suffisait d'ajouter cinquante francs au prix de l'abonnement.

Hermance acquitta cette double taxe et expédia en outre à M<sup>me</sup> de Saint-Elme, conformément à une recommandation insérée dans l'éloquent prospectus, une de ses photographies, – un petit portrait-carte exécuté l'an passé et où apparaissait seulement sa fine tête, pleine d'expression et de grâce, et son cou, jusqu'à la naissance des épaules.

Mais, au milieu de tous ces futurs conjoints, dans cette longue et interminable séquelle de brèves annonces qui remplissait *Le Voile nuptial*, qui choisir, où se fixer ?

Grand était l'embarras d'Hermance.

Après avoir pointé au crayon d'abord une vingtaine de ces courts entrefilets, puis réduit ce nombre à quinze, puis à dix, puis à huit, et s'être alors demandé s'il ne valait pas mieux s'en référer au jugement de Dieu et tirer au sort parmi ces huit postulants, elle finit, de guerre lasse, par s'arrêter au numéro 12 818, ainsi libellé :

« Employé d'administr. habit. province, appointem. 3500, avec chances d'avanc. assur. 38 ans, bonne santé, goûts simples, désire épouser demois. ou veuve, ayant âge, fortune et caract. en rapport. »

« Goûts simples », il se pourrait bien que ce fussent ces deux petits mots qui, au milieu de son inextricable perplexité et en fin de compte, avaient déterminé Hermance.

Elle fit part de ce résultat à la maternelle directrice de l'Institut matrimonial, et, moyennant un nouveau versement de cinquante francs, elle reçut communication de la photographie du numéro 12 818, accompagnée d'une fiche relatant les nom, prénom, qualité, résidence, etc., du candidat.

Il se nommait Adrien Bastide et était receveur de l'enregistrement au fond de la Bretagne, dans le petit bourg de Kernorven. Il était représenté en pied sur son portrait-carte, et, malgré l'épaisse barbe qui s'étalait en éventail et frisottait sur sa large poitrine, il n'avait pas du tout l'air terrible ; sa physionomie souriait au contraire et était empreinte d'aménité et d'accortise.

Mais quelle taille, mon Dieu ! quelle gigantesque taille !

On eût dit d'un tambour-major en civil, ou d'un maître sapeur sans sa hache, son tablier et son bonnet à poil. Quel contraste à côté de la pauvre petite maigrichonne d'Hermance !

– Ah ! il est bien trop bel homme pour moi ! murmura-t-elle en soupirant.

Mais il n'y avait plus à reculer. En même temps qu'elle transmettait à Hermance cette carte photographique et ces indications, M<sup>me</sup> de Saint-Elme, toujours attentive aux intérêts de sa clientèle, c'est-à-dire aux siens propres, et pressée de toucher des deux côtés à la fois, avisait le numéro 12 818 de la distinction dont il était l'objet, lui expédiait la note signalétique et le portrait de M<sup>lle</sup> Desrigny, et celle-ci recevait le lendemain même une lettre signée Adrien Bastide et ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Bien que n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, j'ose prendre la liberté de vous adresser ces lignes : je ne puis résister au besoin de vous exprimer la profonde émotion qui m'a saisi au seul aspect de votre image, et par quelle toute-puissante, quelle providentielle sympathie, je me sens attiré vers vous. Oui, il me semble que j'obéis à une voix du ciel, qu'une inspiration surnaturelle me guide et me pousse... Il est impossible qu'avec un regard si pur, si ouvert, si franc, des yeux à la fois si pétillants d'esprit et si remplis de mansuétude et de bonté, vous n'ayez pas un cœur généreux, compatissant et aimant.

« Mademoiselle, voulez-vous, avant que je prenne les dispositions nécessaires pour vous aller voir, voulez-vous m'autoriser à vous écrire, et consentiriez-vous à répondre à mes lettres ? Ce serait, me paraît-il, un moyen tout simple de faire connaissance ensemble, une connaissance préalable.

« C'est du fond de l'âme, de toutes mes forces, que je vous conjure de m'accorder cette grâce. Vous ne repousserez pas ma prière, non ! Vous êtes bonne : je l'ai vu dans vos yeux, j'en ai la certitude, et c'est en attendant le bonheur de vous lire que j'ose me dire,

« Mademoiselle,

« Votre très humble et très respectueux serviteur,

ADRIEN BASTIDE,

« Receveur de l'enregistrement,

« à Kernorven (Finistère). »

En fille avisée et bien élevée, M<sup>lle</sup> Desrigny estima convenable, avant d'aquiescer à cette proposition, de compléter les renseignements que lui avait fournis M<sup>me</sup> de Saint-Elme, et elle pensa qu'elle ne

pouvait mieux s'adresser pour cela qu'à M. le curé de Kernorven.

Sauf certain paragraphe, la réponse qui lui parvint était entièrement rassurante. M. Adrien Bastide jouissait dans tout le canton d'une excellente réputation ; il était sobre, rangé, plein d'exactitude et de courtoisie dans l'exercice de ses fonctions, d'une probité et d'une moralité au-dessus de tout soupçon. Il sortait peu, principalement depuis le décès de sa mère, survenu l'an passé, ne voyait pour ainsi dire personne en dehors de ses heures de bureau, et occupait ses loisirs à jardiner et à pêcher à la ligne.

« Le seul reproche que je me permettrai de formuler contre lui, ajoutait le consciencieux pasteur, c'est qu'il ne témoigne pas assez de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs religieux. M. B. n'assiste guère à la sainte messe que trois ou quatre fois l'an, aux grandes fêtes, et je ne l'ai jamais vu s'approcher des sacrements. »

Cette restrictive considération n'alarma pas Hermance outre mesure. « Baste ! une fois mariés, je le convertirai ! » songea-t-elle sans doute ; et elle manda à M. Adrien Bastide qu'elle agréait volontiers son offre, que cette idée de correspondre ensemble, en attendant leur entrevue prochaine, de s'étudier d'abord à distance et se révéler l'un à l'autre, lui paraissait très judicieuse et d'autant plus acceptable qu'ils n'étaient plus des enfants, qu'ils se trouvaient tous les deux en pleine maturité d'âge et de raison.

Un commerce de lettres, de plus en plus actif, se noua donc entre eux. Ils se contèrent, avec des détails chaque jour plus abondants et plus intimes, ce qu'ils avaient fait jusqu'ici, quelles avaient été leur enfance et leur jeunesse, quels [étaient] leurs rêves d'avenir, et comment et pourquoi tous deux avaient eu recours à l'entremise de M<sup>me</sup> de Saint-Elme.

Le même motif les y avait poussés : le manque de relations, l'isolement où ils vivaient l'un et l'autre.

Une entière confiance, un charmant abandon, s'établit ainsi entre eux par degrés. Bientôt Adrien fit emplette d'une bague qu'il adressa à Hermance comme gage de fiançailles ; Hermance alors de lui broder bien vite un élégant porte-cigares pour le jour de sa fête, le 5 mars.

L'entrevue des deux soupirants ne devait plus d'ailleurs être longtemps retardée. Adrien Bastide avait annoncé son intention de profiter de la semaine de Pâques pour solliciter un congé auprès de son directeur départemental et se rendre à Châtillon.

Bref, l'affaire était en si bonne voie, les choses s'emmanchaient si bien, que M<sup>lle</sup> Desrigny s'avisa qu'il était temps de prévenir deux amis de son père, M. Maucourt, le pharmacien, et M. le capitaine en retraite Larsonnier, afin qu'ils voulussent bien lui servir de témoins ; et si,

après réflexion, elle différa cette démarche, ce fut simplement par excès de réserve. Que risquait-elle d'attendre quelques jours encore, jusqu'à l'arrivée de son fiancé ? – Son fiancé ! Ah ! comme ce mot lui était doux à prononcer, faisait délicieusement battre son cœur ! – De la sorte, elle n'irait pas seule chez ces messieurs ; son Adrien l'accompagnerait ; et quelle joie de l'avoir à son bras, quel triomphe et quelle ivresse de l'exhiber !



Enfin le grand jour se leva. C'était le matin même du dimanche de Pâques qu'Adrien Bastide devait débarquer à Châtillon, et Hermance était avertie qu'il se présenterait chez elle aussitôt après, sur les deux heures de l'après-midi.

La coquette petite maison de la rue des Remparts avait été nettoyée de fond en comble, à l'occasion de cet événement, le corridor lavé à grande eau, le parquet du salon énergiquement ciré et frotté, transformé en miroir, les allées du jardin minutieusement désherbées, et ratissées et peignées comme l'arène d'un cirque.

– J'attends quelqu'un, Toinette !

– Mademoiselle me l'a déjà assez dit ! Ce n'est pas pour le lui reprocher !...

– Vous aurez soin de ne pas faire languir à la porte, comme cela vous arrive souvent...

– Oh ! peut-on...

– ... et d'introduire aussitôt ce... cette personne dans le salon, acheva Hermance.

– Bien sûr, mademoiselle ! Où voudriez-vous ?... N'ayez crainte : je m'embusque dans le corridor, et, au premier coup de sonnette...

Il retentit, ce coup de sonnette. Hermance, assise devant la cheminée du salon, tenait un livre à la main, par contenance, et tremblait, tremblait...

La porte s'ouvrit ; le bel homme, le tambour-major à longue barbe apparut, mais traînant la patte, armé d'une forte canne ressemblant à une béquille ; il boitait, le bon géant.

– Mademoiselle Desrigny ? fit-il.

– C'est moi, monsieur... ? monsieur Bastide ? balbutia la petite bossue, en laissant échapper son livre.

– Vous ?... Mais... Mademoiselle Hermance Desrigny ?... qui m'écriviez ?...

– Oui...

Et ils demeurèrent plantés l'un devant l'autre, lui boiteux, elle avec sa bosse, tous deux ébaubis, interdits, bouche bée, et se considéraient stupidement.

– Mais, mademoiselle, vous ne m'aviez pas... vous auriez dû me... m'avouer que...

– Comment, monsieur !

– Il fallait me... Non, mademoiselle, non, ce n'est pas ainsi que l'on... Si j'avais su...

– Si vous... vous m'aviez dit, monsieur...

Et Hermance, les joues empourprées, tremblait de plus en plus, se sentait près de défaillir.

– Oui, j'aurais dû... c'est vrai, mademoiselle ! Mais vous, vous aussi...

– Monsieur, je ne... Moi ? Oh !... Non... Adieu, monsieur !...

Et la pauvre petite bossue, toute confuse, désorientée, affolée, les yeux remplis de larmes, et sur le point d'éclater en sanglots, s'enfuit brusquement, abandonnant la place à son visiteur, – son ex-fiancé.

Le bon géant boiteux patienta quelques instants, trois ou quatre minutes ; puis – que faire ? – il ouvrit la porte du salon, celle du corridor ensuite, et s'en retourna clopin-clopant vers l'hôtel où il était descendu, l'hôtel du Cygne.

Sur son chemin, il rencontra la pittoresque promenade des Quinconces, qui se déroule au pied d'un contrefort des Vosges, surplombe la rivière, et commande une immense et agreste vallée.

Un pâle soleil évoluait dans l'azur sans nuage, et, malgré la saison peu avancée, l'air avait tiédi déjà, et l'on pressentait l'éveil des bourgeons et l'éclosion du renouveau.

Sous les arbres des Quinconces, de nombreux promeneurs vaguaient par couples ou par groupes, à petits pas, douillettement, paresseusement, et savouraient de leur mieux cette première belle journée.

Adrien Bastide s'assit à l'écart, sur un des lourds bancs de pierre, et, les yeux machinalement fixés au loin, le regard perdu dans les sinuosités de la vallée ou les brumes de l'horizon, se prit à méditer sur son aventure, sa mésaventure plutôt, et s'abandonna à toutes les réflexions qu'elle lui suggérait.

Bossue ! Elle était bossue, cette demoiselle Hermance Desrigny, et elle ne lui en avait rien dit ! Ah ! ce n'était pas de jeu, cela, c'était de la fourberie, une indigne tricherie ! Et Mme de Saint-Elme, la « maternelle » directrice de l'INSTITUT MATRIMONIAL DE FRANCE, est-ce qu'elle n'aurait pas dû mieux connaître ses enfants, et les



avertir ?... Voilà ce que c'est que de s'adresser à ces charlatans et ces filous !

Mais lui-même, est-ce qu'il n'avait pas sa... son infirmité ? Il s'était bien gardé d'en parler cependant ! Il avait donc voulu tricher, lui aussi ? Non, ce n'était pas tout à fait ce motif. Il n'avait pas osé. C'était une sorte de... de honte, qui l'avait retenu. Mais pourquoi Mlle Desrigny n'aurait-elle pas obéi aux mêmes scrupules que lui ? Oui, c'était sans doute aussi la timidité, la honte, qui l'avait empêchée...

– À moins que... à moins qu'elle n'ignorât son état, sa bosse ? Il y en a, des bossus, qui ne se doutent pas de leur conformation, qui, par conséquent, ne peuvent jamais avouer... Ah ! n'importe ! Bossue ! Elle que, d'après son portrait, j'avais crue si séduisante ! une perfection ! Non, ça ne se fait pas ! J'ai beau boiter, moi... Si elle n'était que boiteuse, passe encore ! Mais bossue ! bossue !



Adrien Bastide avait eu le malheur d'être élevé par une mère tellement idolâtre de lui qu'elle l'avait toujours gardé sous sa coupe, tenu accroché à ses jupes, – jalouse de toutes les femmes qui pouvaient approcher de ce *fieu* chéri et le ravir à sa folle tendresse.

Quand, à l'âge de vingt-deux ans, par suite d'une griève chute de cheval, il perdit le libre usage de sa jambe gauche, cette incomparable maman, au milieu de ses larmes et de son désespoir, fut presque tentée de se réjouir. Oui ! Au moins son Adrien ne la quitterait plus, se trouverait rivé près d'elle... Oh ! elle avait bien l'intention de le marier, certainement ! Elle saurait bien, tôt ou tard, lui découvrir une avenante petite femme, bien douce, bien docile, grassement dotée surtout. C'était son devoir de mère, et elle n'y faillirait point, bien sûr ! En attendant les mois et les années s'écoulaient, et elle ne découvrait rien. Elle mourut sans avoir mis la main sur cette perle fine.

Cependant Adrien se voyait monter en graine et songeait qu'il était temps, grand temps de se décider, de faire choix d'une compagne qui remplaçât cette chère et inappréciable maman. Mais où choisir ? De quel côté se tourner ? Sa timidité naturelle, encore développée et aggravée par l'éducation qu'il avait reçue ; l'appréhension, le trouble, la douloureuse gêne que sa claudication lui causait, l'empêchaient de chercher autour de lui ; et une réclame de journal lui ayant révélé l'existence de Mme de Sainte-Elme et du providentiel et patriotique établissement qu'elle avait créé, il s'enhardit, – il est si aisé d'être brave à distance et plume en main ! – et demanda à prendre rang dans la brillante et éblouissante phalange du *Voile nuptial* : – coût cinquante

francs d'insertion, plus vingt francs d'abonnement.

Lorsqu'il reçut avis du désir exprimé par Hermance, avec communication de son portrait, et apprit qu'elle figurait dans le susdit livre d'or sous le numéro 19 724 : « Orpheline, 29 ans, physiq. agréab., bien élevée, disting. musicien. 40 000 fr., habitant province, jolie maison avec jardin et cours d'eau, épous. monsieur honor. de préférence empl. d'administr. » il fut à son tour immédiatement séduit, d'abord par la délicate et ravissante expression de sa physionomie, ainsi qu'il s'était hâté de le lui mander ; puis, il faut bien le dire aussi, par les 40 000 francs et par cette « jolie maison avec jardin et cours d'eau », où ses goûts d'horticulteur et de pêcheur à la ligne trouveraient à s'exercer librement, sans dérangement, à son aise et à ses heures.

Et de même qu'Hermance avait consulté M. le curé de Kernorven, il jugea prudent de se renseigner, lui aussi, d'écrire à son collègue, à M. le receveur d'enregistrement de Châtillon-sur-Meurthe. Celui-ci comprit, sans doute, qu'il s'agissait d'un prêt à faire, ou d'une hypothèque à prendre sur la jolie maison avec jardin ; et il fournit sans retard les attestations les plus circonstanciées et les plus favorables sur l'honorabilité et la solvabilité de Mlle Desrigny (Hermance).

Tout était donc pour le mieux, c'était parfait, et l'on pouvait sans risque aller de l'avant.

Hélas ! il n'y avait qu'un point d'omis dans l'annonce du *Voile nuptial*, aussi bien que dans la lettre de Mme de Saint-Elme et dans celle du collègue de Châtillon : c'est qu'elle était contrefaite, qu'elle était bossue, cette orpheline.

Mais lui, est-ce qu'il ne différerait pas aussi quelque peu du commun des mortels, est-ce qu'il n'avait pas aussi sa tare ? Et puis, elle semblait si affectueuse, si prévenante, dévouée, remplie de généreux sentiments, cette petite Hermance ; elle lui écrivait de si gentilles lettres, si cordiales, bien tournées, spirituelles... On devait être si heureux dans la pimpante et proprette maison de la rue des Remparts, le jardin paraissait si bien exposé, le petit cours d'eau si poissonneux !

En tous cas, il ne fallait pas tourner bride et détalier sans se revoir et se mieux expliquer. Que diantre ! on ne fait pas deux cents lieues pour toucher barre simplement et rebrousser chemin au galop.

– Ce ne serait pas raisonnable ! Maintenant que le premier moment de surprise est passé, que la glace est rompue, il faut deviser un brin...



Hermance, pendant ce temps, était en train de se tenir un langage analogue.

Ce n'était pas si facile d'agripper un mari ; elle en savait quelque chose avec ses vingt-neuf ans ! Raison de plus pour ne pas laisser s'envoler celui qu'elle avait trouvé, qu'elle était sur le point de saisir.

Il était boiteux ; mais enfin, elle, elle avait bien l'épaule un peu... un peu pointue ?

– Rien, songeait-elle avec tristesse et aussi avec toute apparence de justesse, rien ne retient plus M. Bastide ici. Il va se hâter de partir, et comme il n'y a que trois trains par jour pour Paris, deux dans la matinée et un le soir, il n'attendra pas jusqu'à demain ; c'est ce soir même, par l'express de quatre heures, qu'il s'en ira... Je devrais bien tout au moins tâcher de l'apercevoir, de me trouver sur le chemin de la gare, comme par hasard...

Et vite, elle mit son chapeau, s'enveloppa de sa mante, et sortit. Mais, à deux pas de chez elle, – il est vrai que la rue des Remparts conduisait directement à la station, – elle se jeta dans le bon géant, le colosse boiteux.

– Monsieur Adrien... Vous partez ?

Et elle avait la mine si contrite, les yeux encore si rouges, si prêts à se mouiller derechef... que le géant s'inclina vers elle, lui prit la main timidement et respectueusement.

– Je vous demande pardon, mademoiselle Hermance... pardon de... de tout à l'heure... Vous étiez si émue... Moi aussi... Mais je ne voudrais pas m'en retourner comme ça... Me permettez-vous de rentrer avec vous ? À présent que nous nous connaissons, nous causerons plus posément...



Il y a deux heureux maintenant dans la petite maison de la rue des Remparts.

Sur l'un des vantaux de la porte, est fixé un écusson en zinc verni et de forme ovale, où se détache, en lettres noires cette inscription : *Bureau de l'Enregistrement*. Quelques mois après son mariage, Adrien Bastide a obtenu, en effet, de permuer avec son collègue de Châtillon.

Et ils sont heureux, les deux disgraciés, bien heureux, dans leur paisible et gaie solitude.

Mais quelle drôle de noce que la leur ! Cette naine et ce géant, ce

boiteux et cette boscotte ! On s'en souviendra longtemps, de cette cérémonie, à Châtillon-sur-Meurthe.

# Le bracelet

*À Alexandre Boutique.*

Bien que marié à une jeune et charmante femme, Paul Holger, le maître verrier des Islettes, ne manquait jamais, chaque fois que ses affaires l'appelaient à Paris, c'est-à-dire tous les quatre ou cinq mois, d'aller offrir ses hommages à Mme Léa de Mortagne, une mûre et hospitalière habitante de la rue de Moscou. Et chaque fois, en reconnaissance du bon accueil qui lui était fait, il avait soin de laisser à la noble dame quelque gentil souvenir, pendants d'oreilles, boutons de diamant, bague ou médaillon.

Mme de Mortagne se montrait d'autant plus sensible à ces gracieusetés qu'elle raffolait de tous les bijoux et professait pour tout ce qui est lucre et bénéfice en général un culte incomparablement plus ardent que celui qu'elle rendait à la vertu. Elle était même célèbre dans son monde par sa rapacité, si célèbre que plusieurs de ses bonnes amies, la voyant presque chaque soir rôder aux alentours de la petite Bourse, prétendaient qu'elle était de race juive et le soutenaient avec obstination. Il n'en était rien. Léa avait été solennellement baptisée, trente-huit ans auparavant, dans l'église de Mortagne, sa ville natale, et s'appelait de son vrai nom Mélanie Cochenard.

À différentes reprises, Léa avait remarqué, dans la vitrine d'un bijoutier du boulevard des Italiens, un bracelet en or mat garni de trois superbes saphirs sertis de brillants, et peu à peu elle s'était laissé fasciner par ce bijou, s'en était entichée.

Comment l'avoir ?

– Lorsque Paul viendra, rumina-t-elle, il faudra que je tâche de me faire payer ça !

Paul Holger arriva, et Léa n'eut rien de plus pressé que de l'amener devant la montre du bijoutier et de le convier à partager son admiration.

– Très beau, en effet ! D'un goût, d'une élégance !...

– Et les saphirs, quel éclat ! Vois, le joli bleu ! Un bleu pas trop foncé, à la fois limpide et velouté...

– Un bleu magnifique ! Oh ! certes ! s'écria Paul. Seulement...

– Oui, c'est le prix !

Une microscopique étiquette, fichée dans l'écritoire où reposait le

bijou, portait le chiffre 3200, et Paul Holger ne mettait guère d'habitude plus de douze ou quinze cents francs à ses témoignages de reconnaissance envers Mme de Mortagne. On était donc loin de compte.

– Nous pourrions toujours entrer, insinua Léa, examiner de près... Il est ravissant ! Vois donc, quels feux ! Nous causerions avec le commis ou le patron. Quelquefois les prix annoncés ne sont pas exacts. Peut-être aussi consentirait-on à un rabais.

– Soit, entrons, dit Paul.

Le prix marqué était toujours un prix fixe. Impossible de rien rabattre : l'usage de la maison s'y opposait. Cependant, pour être agréable à madame, ne pas refuser une affaire, et à titre tout à fait exceptionnel, on laisserait le bracelet à trois mille francs, chiffre rond.

C'était encore bien plus que ne voulait payer Paul.

– Nous verrons... Nous réfléchirons... murmura-t-il en faisant mine de s'en aller.

– Mais monsieur pourrait voir d'autres bracelets... Nous en avons d'autres, très avantageux.. des modèles tout nouveaux... Combien monsieur pensait-il mettre ? Dans quels prix ?...

– Je ne pensais pas dépasser dix-huit cents, deux mille francs.

– J'ai quelque chose qui plairait sûrement...

– Mais c'est ce bracelet que nous désirions et non un autre. Du moment que vous ne pouvez pas...

Le marchandage se prolongea encore quelques instants ; puis, devant l'obstination du négociant et persuadés de l'inutilité de leurs efforts, Paul et sa compagne se retirèrent.



Deux heures plus tard, Léa réapparaissait dans le magasin.

– Il vous serait égal, n'est-ce pas, dit-elle au bijoutier, de laisser le bracelet à deux mille francs, du moment où la différence vous serait préalablement payée ? Tenez, la voici, voici mille francs, fit-elle en lui remettant un billet de banque. La personne reviendra ce soir ou demain.

– Dans ces conditions, madame, parfaitement ! Ça va tout seul. Dès qu'on se présentera, qu'on reparlera du prix, au lieu de maintenir mon chiffre, je le baisserai peu à peu... Vous pouvez vous en rapporter à moi, madame.

– J'y tiens, à ce bracelet, mais beaucoup, beaucoup ! Je serais désespérée de le laisser échapper !

- Le fait est qu’il est vraiment...
- Ravissant !
- N’ayez crainte, madame. Je vais le mettre de côté... Madame est certaine qu’on reviendra bientôt ?
- Ce soir même, demain au plus tard. Absolument certaine !

Effectivement, Léa y mit une telle insistance, tant d’adresse et d’astuce, elle sut si bien manœuvrer, que Paul Holger lui promit de retourner chez le bijoutier et d’essayer de le rendre plus accommodant.

C’est tout ce qu’elle demandait.

La soirée était trop avancée pour que Paul remplît sur-le-champ sa promesse.

- Le magasin doit être fermé à cette heure-ci... Mais demain matin, sans faute, j’y passerai, ma chatte.



Le lendemain, la matinée s’écoula sans que Léa vît rien arriver. À trois heures de l’après-midi, elle n’avait encore rien reçu. Dévorée d’impatience, saisie peut-être bien aussi d’un commencement d’inquiétude, d’une naissante panique, elle courut chez le bijoutier.

- Madame est au comble de ses vœux ?
- On est venu ?
- Ce matin même, oui, madame, et l’affaire a été conclue, ainsi que vous le présumiez, moyennant deux mille francs.

Léa poussa un soupir d’allègement et de joie et regagna bien vite sa demeure, convaincue que Paul, ou tout au moins le bracelet, l’y attendait.

Personne. Rien.

L’impatience et l’anxiété la reprirent et l’aiguillonnèrent de plus belle. Non, impossible d’y résister ! C’était trop languir.

L’hôtel où Paul Holger descendait d’ordinaire était situé sur la place de la Madeleine ; c’était une espèce de maison de famille, *familyhotel*, fréquentée par de paisibles provinciaux et des étrangers économes. Léa y était allée une fois déjà, et, avec sa mise simple, sa toilette sérieuse et sombre, pouvait s’y présenter de nouveau sans crainte de froisser Paul, sans inconvénient aucun.

- M. Holger ? demanda-t-elle à la caissière ou gérante, une quadragénaire haute en couleur, la mine délurée et joviale, qui était assise devant un petit bureau d’acajou et en train de compulser des

factures.

– M. Holger est parti, madame.

– À quelle heure pensez-vous qu'il rentre ?

– Mais, madame, puisqu'il n'est plus ici...

– S'il est absent, sorti...

– Parti, madame. M. Holger a quitté Paris ce matin.

– Ce matin ?

– Il a dû prendre un train vers midi.

– Et pour retourner chez lui, aux Islettes ?

– Oui, madame, c'est cela même, aux Islettes.

– Êtes-vous sûre ? fit Léa, qui se refusait encore à croire à une telle catastrophe.

– C'est M. Holger qui me l'a annoncé de sa propre bouche, répliqua la caissière. Pendant que le garçon lui descendait sa valise, il m'a même montré un bracelet qu'il venait d'acheter, un très joli bracelet orné de saphirs, m'a demandé comment je le trouvais. « Je me réjouis de la surprise que je vais faire ce soir à ma femme ! s'est-il écrié. Mme Holger vient justement de me rendre père : ce sera son cadeau de relevailles ! Je l'avais déjà aperçu, ce bracelet, je le guignais. Et puis pas cher, vous savez, pas cher du tout ! Il y a des maris, a-t-il ajouté avec son enjouement habituel, assez pervers pour offrir de pareils présents aux petites dames ; mais nous autres, naïfs provinciaux, gens de mœurs simples et au cœur pur... »



# Les débuts de Brigodin

*À Georges Haas.*

Depuis dix mois qu'il avait abandonné son emploi de garçon de magasin, dans la maison de laines et tissus de Peulvier-Royon, une des meilleures de la place de Reims, Isidore Brigodin ne s'était recasé nulle part. Non pas qu'il lui fût échu quelque bon gros ou même bon petit héritage et qu'il jugeât plus simple et plus agréable de manger ses rentes que de besogner et trimer : Brigodin ne roulait pas sur l'or et l'argent, hélas non ! tant s'en faut ! Mais il ne se sentait plus de goût au travail, il était devenu paresseux, musard et flemmard au possible ; et puis, surtout, il avait une diabolique habitude, qui s'aggravait et empirait de jour en jour, sans qu'il fît rien pour l'entraver et s'en délivrer, au contraire ! Il buvait comme une éponge. C'était même à cause de ce terrible défaut qu'il était sorti, qu'il avait été congédié, pour mieux dire, de la maison Peulvier-Royon.

Comment avait-il vécu durant ces dix mois ? Quelques pièces de vingt sous gagnées à porter de la gare à domicile ou réciproquement des colis de voyageurs, de chétives aumônes soutirées de droite et de gauche, à des étrangers principalement, sur le parvis de la cathédrale ou sous les Loges, tel avait été le plus clair de ses revenus.

Un soir, lassé de coucher à la belle étoile et n'ayant rien mangé – ni rien bu, misère ! – depuis la veille au matin, il s'était avisé de lancer une grêle de cailloux dans un réverbère voisin d'un poste de police, et, grâce à ce bel exploit, avait réussi à se faire allouer sur-le-champ un gîte au susdit poste, plus un demi-pain de munition et une cruche d'eau, – pouah ! !

Un autre soir, ayant encore le ventre déplorablement creux, il était entré dans une auberge du faubourg de Laon, s'était fait servir un copieux festin qu'il avait arrosé de trois bouteilles de vin du pays, et, le quart d'heure de Rabelais venu, avait effrontément déclaré au patron qu'il ne possédait pas un centime :

– Pas un rouge liard, mon bel ami, pas un radis, je vous le jure ! Vous pouvez me fouiller, si vous ne me croyez pas... et vous fouiller surtout ! Vous n'avez qu'à envoyer chercher les agents, ils me fourreront au bloc !

Oui, Brigodin espérait obtenir encore le gîte après le souper ; mais son attente fut déçue. L'aubergiste, homme prudent et d'expérience, se dit que s'il appelait la police à son aide, il lui faudrait aller le

lendemain faire sa déposition dans le bureau du commissaire et perdre ainsi une matinée presque entière ; qu'il serait obligé d'aller ensuite renouveler cette déposition devant le tribunal, ce qui ferait encore une matinée de perdue ; et qu'il était bien plus économique de passer les frais de ce repas au compte de profits et pertes. Il administra en conséquence un vigoureux coup de pied dans le fond de culotte de maître Brigodin, et invita ce « sacré filou » à aller se faire pendre ailleurs.

Restaient donc les becs de gaz à démolir et les réverbères à fracasser, et c'était en effet l'expédient auquel Brigodin avait le plus ordinairement recours pour mériter d'être logé à l'œil et hébergé gratis.

Il avait ainsi récolté, durant ces dix mois, et par périodes toujours croissantes, un total de six mois de prison.

Le vol n'avait eu néanmoins aucune part dans ces multiples condamnations ; il n'y était question que de vagabondage, ivresse, tapage nocturne, dégradation d'objets destinés à l'utilité publique, – des peccadilles ; mais notre triste sire était en trop beau chemin pour s'arrêter là et ne pas ajouter bientôt à son casier judiciaire cette indispensable mention.

La première tentative entreprise dans cette voie par Isidore Brigodin ne fut cependant pas des plus heureuses, comme vous allez en juger, et aurait bien dû lui servir de leçon, – de providentiel avertissement.



C'était durant le rigoureux hiver de 1879-1880 ; le nombre des mendiants et malandrins avait plus que doublé dans la ville et les faubourgs, et justement le malchanceux Zidore venait de quitter ce qu'il nommait « sa maison de campagne » et d'être rendu à la liberté, c'est-à-dire au froid et à la faim, à la fainéantise, à l'ivrognerie, à tous les tourments et à toutes les hontes de la misère.

Après avoir dépensé, bu, en moins de quarante-huit heures et histoire de rattraper le temps perdu, l'humble pécule qu'il avait gagné en tressant de grossières corbeilles d'osier, les sept francs qui lui avaient été remis à sa sortie de prison, il se trouvait dans le plus complet dénûment et était venu s'affaler tout grelottant sur un banc des Promenades.

Que faire ? La faim, l'horrible conseillère, le tenaillait.

– Si je pouvais chaparder quelque chose ? Mais où ? Quoi ?

Et bientôt il se rappela certaine chambre mansardée, située en

face de celle qu'il occupait l'an dernier, lorsqu'il travaillait chez Peulvier-Royon : une simple mais propre petite chambre louée à un jeune homme, un employé de commerce, qui partait le matin et ne rentrait qu'à la nuit, et avait coutume de toujours laisser sa fenêtre ouverte, afin sans doute que l'odeur du tabac – c'était un fumeur enragé, ce jeune homme – se dissipât plus aisément et que l'air s'épurât le mieux possible, pendant son absence.

– Si j'y allais ? Il doit avoir de l'argent, ce garçon-là, des économies cachées dans ses tiroirs..., un petit saint-frusquin !

Et voilà Brigodin s'acheminant vers la rue de Mars, où il avait demeuré naguère et où habitait très probablement encore cet employé. Il se faufila dans le corridor de son ancienne maison et grimpa jusqu'au sommet de l'escalier sans attirer l'attention, sans rencontrer personne.

Ce dernier palier était éclairé par une large lucarne donnant sur une terrasse contiguë à une cour intérieure, la même cour où la chambre de l'employé prenait jour. La fenêtre de cette chambre était grande ouverte, ainsi que Brigodin l'avait conjecturé ; selon toute apparence, le locataire était donc toujours ce même jeune homme, émérite culotteur de pipes, qu'il avait entrevu plus d'une fois jadis.

Le difficile était de se rendre du palier à ladite chambre. Il fallait d'abord franchir la lucarne, puis descendre sur la terrasse, ce qui exigeait un saut de deux mètres ; de la terrasse, se laisser ensuite glisser à trois mètres plus bas, sur un petit toit qui se trouvait presque de plain-pied avec la mansarde en question.

Brigodin effectua sans encombre ce périlleux trajet.

Aussitôt entré dans la place, il s'empressa d'ouvrir les tiroirs de la commode – la clef était à la serrure de l'un d'eux – et fouilla partout rapidement, fiévreusement, pour découvrir la réserve, les « économies » du locataire.

Rien dans la commode. Dans l'armoire à glace, rien non plus, sauf une demi-douzaine de chemises, une boîte de faux cols, des chaussettes, et une ou deux piles de mouchoirs, rangées sur les rayons. Dans les deux étroits placards dissimulés de chaque côté de la cheminée, rien encore. Dans le cabinet de toilette, où quelques vêtements étaient appendus, rien, toujours pas de magot, pas de saint-frusquin.

– Je ne me doutais guère qu'il était si panné que ça ! maugréa mentalement Brigodin. Vrai, si j'avais su !... Moi qui me suis donné tant de peine !...

Au moins fallait-il que cette peine ne fût pas totalement perdue. Et, à défaut d'argent, il songea à se rabattre sur le linge et les

vêtements, à se faire un bon paquet qu'il emporterait... Mais comment l'emporter ? Comment remonter du toit sur la terrasse, puis de la terrasse jusqu'à la lucarne du palier avec un tel fardeau ?

– Pas moyen ! Faut y renoncer ! À moins que j'endosse cette défroque ?... C'est ça ! Et je lui laisserai la mienne en échange !... Une bonne farce ! Il en fera une tête, quand il trouvera mes guenilles à la place de ses meilleurs effets !... Ah ! je voudrais le voir !...

Et vite, vite, de se déshabiller, tout en ratiocinant de la sorte, de décrocher gilet, paletot, pantalon, pardessus... vite, vite, d'aveindre chemises et chaussures.



Mais, juste au moment où Isidore Brigodin était quasiment nu et se disposait à enfiler un pantalon de drap noir tout battant neuf, un pas se fit entendre de l'autre côté de la cloison, dans un corridor sans doute, une clef grinça dans la serrure.

Brigodin de se baisser aussitôt et se couler sous le lit. Et maintenant, ne bougeons plus !

La porte s'était ouverte, puis refermée, et l'on allait et venait dans la pièce.

– S'il me faut passer la nuit là, me voilà propre ! se dit Brigodin, qui sentait déjà le froid le pénétrer et lui ankyloser les membres.

On continuait à marcher tout contre lui ; il entendait manœuvrer les tiroirs de la commode, grincer la porte de l'armoire et celle du cabinet. Le froid le gagnait de plus en plus.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourvu que je n'aille pas éternuer !... Et s'il aperçoit mes nippes sur son lit ? S'il voit qu'on a dérangé... Ah ! malheur ! Est-ce qu'il va demeurer là ? Est-ce qu'il ne va pas ressortir ?...

Si ! Il lui semble qu'on se rapproche de la porte... Oui ! On l'ouvre... On s'en va !

– Ah ! enfin ! quelle chance !

Maintenant plus de temps à perdre. Il s'agit de se rhabiller presto et de filer grand'erre. Mais...

– ... Où donc sont les vêtements ? Le pantalon, la chemise, les bottines, le paletot, que j'avais préparés ?... Disparus ! Et mes loques que j'avais laissées là, sur le lit ? Où les a-t-il fourrées ?

Derechef, Brigodin explora l'armoire, la commode, le cabinet de toilette... Toute la garde-robe avait été emportée ! Tout le linge enlevé !

Et ses pauvres frusques avaient été, elles aussi, comprises dans la rafle !

– Oh ! Mais ce n'est donc pas le locataire, l'employé de commerce qui vient de venir ? C'est un voleur, un confrère ! Eh bien, merci ! En v'là un ! Ah ! je le retiens, c't animal-là ! Si je le connaissais !...

Oui, c'était un deuxième larron – il y avait tant de misérables à Reims cet hiver-là ! – qui, n'ayant pas, comme Brigodin, la ressource de s'introduire dans cette chambre par la fenêtre, y avait pénétré par la porte, à l'aide d'un rossignol ; et, pendant que son « confrère » se morfondait sous le lit, avait fait main basse sur tout ce qu'il avait trouvé, mis toute la pièce au pillage.

– Que devenir ? Comment me carapater de là ? ruminait Brigodin, transi et glacé de la tête aux pieds. Je ne peux pourtant pas me sauver tout nu, courir sur les toits comme un singe... Ah ! miséricorde ! En voilà une déveine ! Oh ! ! !

Se sauver tel quel, il n'était même plus temps. Un bruit de pas retentissait et s'approchait, une voix jeune, pleine et tapageuse, lançait ses éclats à tous les échos et claironnait des fragments d'une romance alors en vogue :

*Non, tu n'es plus ma Pâquerette,  
Ma Pâquerette à l'œil si doux !...*

C'était le jeune homme, le vrai locataire cette fois, qui, leste et joyeux, grimpait son escalier et réintégrait le logis.

Il cessa net sa chanson, comme bien on pense, et poussa un cri de stupeur et d'effarement à l'aspect de cet individu planté au milieu de sa chambre et dépouillé de tout voile.

– Eh ! monsieur Barbier ! monsieur Barbier ! appela-t-il à tue-tête.

Isidore Brigodin le connaissait, ce M. Barbier : c'était le principal locataire de la maison, un peintre en bâtiments qui sous-louait à des jeunes gens les mansardes du dernier étage.

M. Barbier accourut, et ce fut lui – lorsque l'infortuné Brigodin eut piteusement, tout tremblant de froid et claquant des dents, confessé sa mésaventure – qui alla chercher dans sa défroque et parmi ses mises-bas de quoi couvrir la nudité de notre apprenti cambrieleur et permettre de le conduire au poste.

– En v'là d'une roide, tout d'même ! clamait Isidore Brigodin chemin faisant. C'est moi qu'est le volé... Oui, mossieu, tout aussi bien que vous ! et c'est moi qu'on pige ! Enfin, je serai du moins logé et nourri pour rien tout mon hiver ! C'est toujours ça de gagné, n'est-ce

pas, père Barbier ?

# Le père de madame

*À Frantz Jourdain.*

Surtout, Annette, ayez bien soin de mon père !

C'est ce que ne manquait jamais de dire M<sup>me</sup> de Lautry à sa domestique, chaque fois que celle-ci sortait, poussant devant elle la petite voiture où le pauvre M. Buvignières gisait impotent et inconscient.

Ancien haut fonctionnaire, inspecteur des Finances en retraite, commandeur de la Légion d'honneur et décoré d'une multitude d'ordres exotiques, M. Buvignières, aux abords de ses soixante-dix ans, avait été frappé de paralysie. Il était veuf et n'avait qu'un enfant, une fille, veuve elle-même depuis peu, et qui s'empressa de le recueillir chez elle et de l'entourer de sa plus tendre sollicitude. Mère d'un garçonnet de six ou sept ans et d'une petite fille qui atteignait à peine ses vingt mois, M<sup>me</sup> de Lautry partageait ainsi son affection et tous les trésors de son excellent cœur entre ses bébés et son infortuné père.

Elle habitait, à Passy, un modeste et paisible pavillon de la rue du Ranelagh, et chaque après-midi, quand le temps le permettait et qu'elle en avait le loisir, elle s'en allait, accompagnée de ses enfants et de sa femme de chambre qui voiturait M. Buvignières, faire une promenade dans le bois de Boulogne, aux alentours de la Muette. Lorsque M<sup>me</sup> de Lautry se trouvait retenue par quelque visite à rendre ou à recevoir, empêchée par quelque urgente course, Annette partait seule, avec le malade dans sa chaise roulante, et alors :

– Surtout, ayez bien soin de mon père ! Vous entendez, Annette ?

– Madame peut être sans inquiétude !

En effet, quel danger pouvait-il y avoir ? Les voitures étaient rares dans ces parages, et c'était sitôt fait de gagner le Bois, d'arriver à une contre-allée ou de s'engager dans un des petits chemins interdits aux cavaliers !

Or, il advint qu'une après-midi de juin, Annette qui, ce jour-là, était seule avec son malade, fit la rencontre d'une de ses payses, de la grosse Élisà, son ancienne camarade de première communion à Saint-Bonnet de Bourges, devenue, par le hasard des temps, bonne comme elle chez des bourgeois de Passy. Deux militaires, deux superbes *train-glots*, tout luisants et battants neufs, escortaient Élisà, et, comme eux aussi étaient originaires de la ville de Jacques Cœur, voilà nos quatre

Berrichons bientôt rassemblés côte à côte sur un banc, le long d'une pelouse avoisinant la porte de la Muette, et dégoisant à cœur joie et à bouche que veux-tu de tous leurs souvenirs du pays natal. Près de ce banc, en bordure de la pelouse, se dressait un épais bouquet de bois devant lequel Annette avait eu soin de placer la petite voiture, de façon que le malade fût abrité le mieux possible contre le soleil et contre le vent. Il n'y avait du reste aucune indiscretion à redouter de sa part, puisqu'il n'articulait que des sons incompréhensibles, semblait ne plus entendre, ne rien voir presque, ne s'intéresser à rien et ne vivre que pour manger, mais avec quel appétit !

L'entretien était si intéressant, si passionnant, qu'il se prolongea toute une grande heure. Quand enfin Annette se décida à prendre congé de ses pays pour regagner la maison et tourna la tête... ô stupeur ! miséricorde divine ! le père de madame avait disparu. Plus de voiture, plus rien !

Annette n'en croyait pas ses yeux. Elle se mit en quête, courut d'un côté, d'un autre, revint sur ses pas, rebroussa chemin de nouveau, arrêtant les passants, les interrogeant, tout anxieuse, haletante, éperdue...

Non, on n'avait pas vu de malade... Non, pas de petite voiture !...

Il fallait rentrer pourtant ! Et comment oser ?... Que répondre à madame ? Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Dans son saisissement et son affolement, la pauvre fille en vint à se dire que M. Buvignières était peut-être reparti tout seul, qu'il avait pu marcher, oui, tout d'un coup, comme ça, par miracle ; qu'il s'en était retourné de lui-même, sans la prévenir, à la dérobée, sans doute pour lui jouer une farce, ramenant sa roulotte avec lui, et qu'elle allait le retrouver à la maison...

Hélas ! non, il n'y était pas ! Et l'on peut juger avec quelle désolation et quelle indignation M<sup>me</sup> de Lautry accueillit les aveux de sa domestique.

– Malheureuse ! Je vous le disais bien de faire attention ! Je vous le recommandais bien chaque fois ! Est-ce vrai ? Et vous me répliquiez toujours qu'il n'y avait rien à craindre, aucun danger... Vous voyez, n'est-ce pas ? Vous voyez !



Des jours et des semaines s'écoulèrent : malgré les déclarations faites à la police, les démarches de toute sorte et les recherches sans nombre, M. Buvignières demeurait introuvable.

M<sup>me</sup> de Lautry, dont la foi était des plus vives, la piété ardente et



profonde, avait fini par ne plus rien attendre du secours des hommes et s'en remettre entièrement à Dieu. Elle ne cessait de le prier, d'implorer sa miséricorde et sa clémence, pour qu'il protégât l'infortuné vieillard et le lui rendît... s'il était encore de ce monde !

Un jour qu'elle était allée voir une de ses amies de pension, sa plus intime amie, Berthe Lefillol, perchée dans le haut du boulevard Saint-Michel, et qu'elle s'en revenait le long de la grille du Luxembourg, en compagnie de son petit garçon et de Mlle Suzanne, qu'Annette portait dans ses bras, elle fut accostée par une vieille femme, une mendiante, qui psalmodiait plaintivement :

– N'oubliez pas un pauvre paralytique, si vous plaît !

Elle fouilla dans sa poche, en tira une pièce de menue monnaie ; mais à l'instant où elle la glissait dans la main de la mendiante, Annette jeta un cri.

– Oh ! madame ! madame !

Le regard de Mme de Lautry suivit celui de sa bonne... Là, à deux pas d'elle, contre le mur de soubassement de la grille, M. Buvignières était installé dans une petite voiture, – pas celle qu'il avait rue du Ranelagh, une autre moins élégante et moins cossue, plus fatiguée et défraîchie, mais proprette cependant. Oh ! c'était bien lui ! Sans le moindre doute ! Du premier coup il était reconnaissable, quoique paraissant mieux portant, moins sanguin. Il n'y avait que sa rosette de la Légion d'honneur, qu'on avait prudemment enlevée.

– Mon père ! Mon père ! Toi ! s'exclamait Mme de Lautry.

Et une sorte d'épanouissement, de vague sourire, comme un rayon d'intime joie et de suprême allégresse, illumina la face du paralytique, toujours immobile, muet, affalé.

– Comment ce malade est-il là, madame ? Où l'avez-vous trouvé ? Comment osez-vous le...

Mais la mendiante, jugeant ces questions trop indiscrètes et la situation quelque peu gênante, s'était empressée de gagner le large.

– Annette, passez-moi Suzanne, et prenez cette voiture !... Ramenez monsieur !...



Eh bien ! ce retour ne profita pas, ainsi qu'on aurait pu le croire, à M. Buvignières.

La mendiante, la vieille mère Pellegrin, qui, durant près de dix ans, avait soigné deux paralytiques, son mari d'abord, puis un beau-frère de celui-ci, et avait vécu d'eux et bien vécu, copieusement

exploité avec ces infirmes la charité publique, s'entendait comme personne à les traiter et à les gouverner.

Ils avaient beau se fâcher ou implorer, beau geindre ou vociférer, elle ne se laissait pas imposer ni attendrir, elle tenait bon et ferme : pas de vin pur, pas de viandes noires, pas de salaisons, aucun excitant, rien que de l'eau rougie et des légumes, du végétalisme.

Il est probable que Mme de Lautry, dans sa filiale tendresse, se montra moins prudente. Elle se fit une fête sans doute d'indemniser son père des jeûnes et privations qu'il avait endurées. Tant il y a que, dès le lendemain de sa rentrée au bercail, M. Buvignières commença à perdre sa bonne mine et ce regard dont la vivacité et l'éclat attestaient certainement des réapparitions de l'intelligence. Il semblait toujours fatigué à présent, toujours alourdi et ensommeillé ; il avait comme peine à soulever les paupières, et, lorsqu'il regardait, c'était d'un œil terne et fixe, atone et vitreux, inconscient, sans expression, sans vie.

Annette remarqua vite ce changement et crut devoir le signaler à sa maîtresse.

– Voyez donc, madame, comme monsieur a le teint rouge, empourpré, tout le visage congestionné... Et puis il dort tout le temps... Ça m'inquiète, madame, je vous assure.

– Mais moi également, ma fille. Oui, je me suis bien aperçue aussi de ces somnolences continuelles et de cette congestion... Je suis passée hier chez le docteur Vallier pour lui en parler et le prier de venir le plus tôt possible ; je l'attends ce matin...

– Écoutez, madame, ce n'est pas pour vous commander, mais... à la place de madame, j'aurais plus de confiance dans la femme... vous savez, cette vieille femme, la mendiante qui avait emporté monsieur. Oui, elle doit certainement posséder quelque secret pour ravigoter ces malades-là !

– Annette ! À quoi pensez-vous !

– Que madame veuille seulement se rappeler comment était monsieur quand nous l'avons repris, comme il avait l'air éveillé et florissant... et comparer !

– C'est vrai... Il n'y a pas à nier..., balbutia Mme de Lautry.

– Eh bien ! si j'étais que de madame, je tâcherais de la retrouver, cette sorcière-là, et – je ne lui rendrais pas monsieur, non ! – mais je lui demanderais comment elle faisait pour le si bien soigner.

On n'eut pas le temps d'entreprendre cette recherche et tenter cette expérience : ce jour-là même, un quart d'heure après le départ du docteur Vallier, M. Buvignières était frappé d'une nouvelle attaque et enlevé par une mort foudroyante.

# La jarretière de la mariée

*À Auguste Aubry.*

Roger De Vigneules vit arriver chez lui, ce matin-là, son principal créancier, le père Salomé, encore plus revêche et plus intraitable que de coutume.

– Non, monsieur le comte, je ne veux plus attendre ! Assez comme ça ! Vous vous moquez de moi, c'est clair comme le jour ! Eh bien, je n'aime pas qu'on se moque de moi !

– Je vous assure bien, monsieur Salomé, que telle n'a jamais été mon intention, jamais !

– Allons donc ! Enfin j'ai besoin d'argent : vous ne pouvez pas m'en donner, n'est-ce pas ?

– Je ne le puis pas, effectivement.

– Alors d'ici même je m'en vais chez l'huissier ! Je m'en vais vous poursuivre, faire vendre... Il faut en finir, à la fin des fins !

– Faites ! conclut Roger en étouffant un bâillement et d'un ton qui ne laissait aucun doute sur la complète inefficacité de cette menace.

– Je vous avais cependant proposé un moyen..., un moyen bien simple de vous libérer, reprit le vieux Salomé, agacé et démonté par l'imperturbable calme de son interlocuteur... Oui, si vous m'aviez écouté...

– Quoi donc ?

– Vous seriez marié !

– Grand merci ! J'aime mieux vous devoir !

– C'est ça ! Toute la vie ! Quand je vous disais que vous vous gaussiez de moi !

– Marié ! Marié par vous ! Moi ! Vous n'y songez pas, monsieur Salomé !

– Je vous demande bien pardon, j'y songe, monsieur le comte. Ou plutôt, j'y songeais ! Et permettez-moi d'ajouter que vous pourriez l'être plus mal que par moi, marié ! Oui, ne vous en déplaise ! J'avais justement si bien votre affaire !

– Votre petite paysanne ? Votre vigneronne de la Champagne ? Encore !

– Oui, monsieur le comte, encore ! Ma petite vigneronne, comme

vous dites ! Une jeune personne tout à fait digne de vous... Six cent mille francs de dot, plus un million à la mort du père, sans compter le reste, les oncles, les tantes... Avec cela, belle à ravir, gracieuse et distinguée comme une petite reine ; instruite, mais sans exagération ; excellente musicienne... Elle sort du couvent, et son rêve serait d'habiter Paris et de s'entendre appeler M<sup>me</sup> la comtesse...

– Voyez-vous ça !

– Quelle aubaine ! Nous serions illico, vous tiré d'embarras, moi payé, et il vous resterait une perle, monsieur le comte, une véritable perle ! Je ne lui connais qu'un défaut, un seul...

– Vous devez vous tromper, monsieur Salomé. Elle est absolument intacte et parfaite, votre perle, interrompit Roger, toujours avec son ironique placidité.

– Non, malheureusement ! Elle... elle boite.

– Vous avez dit ?

– Elle boite, cette jeune personne. Elle est atteinte de... claudication. Oh ! très légèrement ! C'est à peine visible !

– Ah ça, vous plaisantez ? C'est vous qui vous moquez de moi, monsieur Salomé !

– Pas le moins du monde ! Je ne dois rien vous cacher, monsieur le comte. Je vous ai fait voir les avantages de l'affaire, le beau côté de la médaille ; à présent, je vous en dévoile le revers, car il y a un revers, il y en a toujours un...

– Au dire même de M. de la Palisse !



Cependant M. Justius Salomé insista si vigoureusement cette fois, se montra si éloquent et si persuasif, que Roger de Vigneules, malgré son scepticisme et son indifférence, consentit à se laisser conduire à une partie de chasse au château de Blerzy-lez-Reims, chez M. Martelot, le grand fabricant de vin de Champagne, et à entrevoir M<sup>lle</sup> Clotilde, la jeune « vigneronne ». Il en revint tout surpris et enthousiasmé.

– Mais il a raison, ce diable de Salomé ! Elle est charmante, ravissante, cette petite ! On la prendrait sans dot, et six cent mille francs, plus le million du papa, les espérances... Tiens, tiens, mais !... Ce ne serait pas si bête...

Son infirmité ? Mais elle n'avait rien de pénible pour autrui, rien de désagréable...

– Au contraire ! était même presque tenté d'ajouter Roger. Elle lui

donne presque un attrait de plus, un surcroît de grâce, comme à Mlle de la Vallière !

Bref, Clotilde lui plut si fort qu'il n'hésita pas à continuer ses démarches et bientôt à solliciter sa main.

Si Roger avait été séduit par la beauté, les charmes physiques et la dot de Mlle Martelot, celle-ci, de son côté, n'était pas demeurée insensible aux qualités du jeune comte, à ses élégantes manières, son cachet aristocratique et son chic parisien, surtout au prestige de son nom et de son titre. Aussi fut-il agréé d'emblée.

– Puisque vous vous convenez, mes enfants, et que la chose est décidée, le mieux est d'en terminer tout de suite, déclara le brave M. Martelot. Nous approchons de Pâques... Le mariage pourrait avoir lieu dans la semaine de la Quasimodo.

– Parfaitement, mon cher beau-père. Les délais légaux seront expirés, et votre avis, votre proposition, s'accorde pleinement, d'ailleurs, avec mes plus vifs désirs : le plus tôt sera le mieux !

Le soir même de la cérémonie, comme tous les invités, au nombre d'une trentaine, étaient rassemblés autour d'une longue table dressée, vu la circonstance, dans le salon d'été du château, et qu'on venait, flûtes en mains, de boire à la prospérité du nouveau couple, un petit-cousin de Roger, Saturnin d'Hattonville, un jouvenceau de quinze ou seize ans, se glissa mystérieusement sous la table pour aller, selon l'antique coutume, dénouer et cueillir la jarrettière de la mariée.

Mais soudain, en même temps que Clotilde se reculait en jetant un cri strident, Saturnin surgit tout défait, blême, effaré.

– Oh ! oh !... Mais c'est que... elle a une jambe de bois !

– Une jambe de bois ? se récria Roger en se levant d'un bond et en considérant sa femme avec stupeur. Vous avez une...

Clotilde courba la tête et se plongea le visage dans les mains.

– Me tromper de la sorte ! Oh ! !

– Mais je croyais que vous le saviez ! Elle aussi le pensait ! interrompit M. Martelot. Nous n'avons voulu tromper personne ! Comment donc !

– Une jambe de bois ! Oh ! oh !... répétait Roger tout indigné et consterné.

– Allons, calmez-vous, mon ami, reprit M. Martelot, calmez-vous ! C'est un petit malentendu...

– Un petit ?... Par exemple ! je vous trouve superbe !

– Voyons, Roger !... Pas de scandale, mon enfant !... Remettez-vous ! Voyons !... J'augmenterai la dot de cinquante mille francs, ajouta-t-il à voix basse et en forçant son gendre à se rasseoir.

# Une petite charité s.v.p.

*À Albert Rousseau.*

C'est à la suite d'un échec matrimonial que Maurice Chantenay, professeur d'histoire au collège de Saint-Aubin, sollicita son changement de résidence et parvint, grâce à ses deux volumes sur les colonies grecques et les colonies romaines, à se faufiler dans les bureaux du ministère de l'instruction publique.

M. Baudelot, gros marchand de bois de Saint-Aubin, qui clamait sur tous les tons et sur tous les toits qu'il donnait cent mille francs de dot à sa petite-fille Renée, – cent mille francs comptant ! recta ! pas un centime de moins ! – avait trouvé ridicule, irrévérencieux et insultant même qu'un simple licencié, gagnant tout au juste deux mille huit cents francs et ne possédant d'autre avoir que son latin et ses diplômes, osât se mettre sur les rangs, prétendre à un aussi brillant parti.

– Il a du toupet, vrai, ce petit pion !

Renée, qui était orpheline et avait été élevée par ses grands-parents, avait dû se soumettre et rencogner ses larmes, car elle l'aimait, « ce petit pion ». Son unique réconfort avait été de s'épancher auprès de sa grand'maman, tendre et excellente femme, mais à qui aucune manifestation de volonté n'était permise, et qui, depuis longtemps, depuis le lendemain même de son mariage, avait été assujettie et annihilée par son maître et seigneur.

Arrivé à Paris, Maurice s'était installé avec sa mère dans un très modeste appartement de la rue Notre-Dame-des-Champs, et avait repris là sa vie studieuse. Plus que jamais il avait besoin d'occuper et surmener son esprit, de le contraindre à oublier son rêve impossible. Et puis qui sait ? Il avait en tête, sur le chantier même déjà, un grand ouvrage consacré à la géographie ancienne, et il lui tardait de mener cette œuvre à bonne fin. Peut-être, avec beaucoup de démarches, beaucoup de remuements et de protections, réussirait-il à décrocher quelque récompense académique ; un mince rayon de gloire viendrait miroiter sur son front : on verrait bien alors, là-bas, à Saint-Aubin, qu'il n'était pas un âne, et peut-être alors le père Baudelot regretterait-il de l'avoir repoussé, de l'avoir méconnu.

Et Maurice, stimulé par cet espoir, alléché par ce gentil brin de laurier, vivait confiné dans sa retraite, terré comme un bénédictin dans ses livres et ses paperasses. Il ne sortait que pour aller à son

bureau, à dix heures du matin, et, dès que quatre heures avaient sonné, reprenait ponctuellement la route du logis. Alors, une fois rentré, aussitôt le dîner terminé en tête à tête avec sa mère, quelle bonne et longue soirée, tout entière remplie par de passionnantes investigations à travers les écrivains latins et leurs interprètes et glossateurs !



Pour se rendre à son ministère, Maurice Chantenay suivait invariablement le même chemin : rue Saint-Placide, rue du Bac, rue de Varenne et rue de Bellechasse ; pour en revenir, les mêmes voies en sens inverse.

Or, il advint qu'un matin, à l'angle de la rue Saint-Placide et de la rue de Vaugirard, un mendiant l'accosta.

– Un petit sou, m'sieu, si vous plaît !... si vous plaît, m'sieu !

Maurice se laissa toucher par l'air dolent et minable du pauvre hère, et lui bailla une modique aumône.

Mais, à dater de ce jour-là, tous les matins, immanquablement, à l'heure où il débouchait dans la rue Saint-Placide, notre bureaucrate était certain de voir ce même mendiant surgir de son coin de porte, de son embuscade habituelle, tomber sur lui, l'escorter en geignant, soupirant et roulant des yeux désespérés : « M'sieu... je vous en prrrie !... M'sieu... ayez pitié !... J'ai neuf enfants... Ma femme est à l'hôpital... M'sieu !... M'sieu... je vous en prrrie !... » s'agripper férocement à ses grègues, et ne le lâcher qu'après avoir empoché son obole.

Maurice finissait par être impatienté de cette poursuite aussi méthodique et inévitable qu'acharnée et implacable, et de cet impôt forcé.

– Je ne suis plus libre à présent !... Plus moyen de passer mon chemin tranquillement... Ah ! non, non, il faut que je me débarrasse de ce crampon !

Et, cette résolution prise, il modifia son itinéraire, de façon à éviter l'embuscade susdite.



À quelque temps de là, comme il sortait de son bureau et venait de s'engager dans la paisible rue de Varenne, il fut abordé par une vieille femme, une pauvre, qui vaguait d'un trottoir à l'autre, guignant les passants bien mis et de physionomie paternelle, ainsi que

les équipages qui s'arrêtaient devant les portes d'hôtel.

– Une petite charité, mon bon monsieur, s'il vous plaît !

Maurice eut l'air de ne pas entendre, ne broncha point et doubla le pas.

– Je vous en prie, monsieur ! Une petite charité !... Je suis bien malheureuse, mon bon monsieur... Ça vous portera bonheur !...

Il avait beau ne rien répondre, filer droit et presto, la pauvre ne le quittait pas, trottinait à ses côtés, en continuant de moduler ses larmoyantes implorations.

– Une charité, monsieur !... Une petite charité !... Si peu que ce soit, monsieur !... Je vous en sssupplie !... Je vous en ssssupplie !...

– Non, ma brave femme, non ! répliqua durement Maurice agacé. Parce que, si je vous donne aujourd'hui, il faudra vous donner encore demain et tous les jours que Dieu fasse. Je ne pourrai plus passer dans cette rue sans que vous me poursuiviez... Je ne donne jamais en rue. C'est un parti pris chez moi. Je ne connais que le bureau de bienfaisance ; adressez-vous à votre mairie...

– Mais, monsieur, je m'y suis adressée. On m'accorde trois livres de pain par semaine. On ne peut faire plus, qu'ils m'ont dit, ces messieurs du bureau... Pour lorsss, faut bien que j'aie recours aux âmes charitables... Je suis bien malheureuse, allez, mon bon monsieur ! Je viens d'être malade... Voilà plus d'un mois que je ne sors pas... Je vous promets, je vous laisserai tranquille quand vous passerez. Je n'abuserai pas...

– Est-ce bien vrai ?... Vous me le promettez ?... Vous ne me relancerez pas ?...

– Non, monsieur, non, bien sûr !

– Eh bien, tenez !

Et il lui mit quelques gros sous dans la main.

– Merci bien, mon bon monsieur, merci bien ! Ça vous portera bonheur.

Le lendemain, à la même heure, la pauvre était encore au même endroit, en train de faire sa chasse. En apercevant de loin un monsieur en chapeau haut de forme et pardessus, elle courut à lui ; mais, dès qu'elle eut reconnu son bienfaiteur de la veille, elle s'arrêta net, esquissa un timide salut et traversa la chaussée pour aller emboîter le pas à une élégante dame accompagnée d'une nounou et de son bébé.

Les jours suivants, même jeu de la part de la mendicante, qui décidément avait choisi la riche et aristocratique rue de Varenne pour champ d'opérations : elle se dirigeait d'abord droit vers Maurice, puis,



à trois pas de lui, ayant constaté à qui elle allait s'adresser, elle effectuait une discrète volte-face et partait jeter le grappin de l'autre côté de la rue.

– Allons, tenez, lui dit Maurice un soir, après avoir fouillé dans sa poche et en souriant malgré lui dans sa barbe, puisque vous êtes si fidèle à votre parole...

– Je vous remercie bien, monsieur ! Que le bon Dieu vous protège !

Et bientôt, peu à peu, ce fut l'employé qui, au lieu de laisser la pauvrese venir au-devant de lui, prit l'habitude d'aller à elle et de lui donner chaque jour un petit sou. Cet impôt, qu'il avait d'abord esquivé et repoussé, parce qu'on voulait l'en frapper sans son aveu et pour ainsi dire malgré lui, maintenant qu'on ne le lui réclamait plus, qu'on ne cherchait plus à le lui extorquer ou le lui soutirer à force d'insistance, d'importunité et d'astuce, il se faisait un devoir et un plaisir de l'acquitter. Il se serait plutôt détourné de sa route à présent, s'il l'eût fallu, pour rencontrer « sa » mendiante et lui verser son minuscule tribut accoutumé.

– Merci bien, merci bien, mon bon monsieur ! Le Seigneur tout-puissant vous le rendra plus tard !...



Maurice avait fini par prendre intérêt à cette indigente, et un jour que Mme Chantenay voulait se débarrasser de quelques défroques hors d'usage, il songea à cette vieille femme et lui demanda de pousser jusque chez lui.

– Venez de bonne heure, entre huit et neuf... Vous n'oublierez pas : n° 37, rue Notre-Dame-des-Champs, M. Chantenay ?

– Et je monterai directement au troisième ?

– Oui, cela vaudra mieux... C'est afin que la concierge ne sache pas... Elle trouverait peut-être que ces vieux effets auraient dû lui revenir...

– N'ayez crainte, je ne soufflerai mot... Et puis elle ne verra pas ce que j'emporte.

Trois semaines environ après cette visite matinale, Maurice fut tout étonné, à sa sortie du ministère, de ne pas voir sa mendiante dans les parages habituels.

– Tiens ! que se passe-t-il donc ?

Le lendemain, elle ne s'y trouvait pas non plus.

– Elle a donc changé de quartier ?... À moins qu'elle ne soit

tombée malade ?...

Mais comment s'en assurer ? Il ignorait son nom. Il savait seulement qu'elle habitait dans la rue du Cherche-Midi, du côté du boulevard Montparnasse.

Elle paraissait avoir bien définitivement déserté son poste.

– Et sans rien dire ?... aussi soudainement ?... C'est drôle !

Il avait néanmoins presque oublié déjà cette pauvre femme, quand un soir il reçut une lettre signée du commissaire de police de son quartier, par laquelle ce magistrat l'invitait à passer sans retard à son cabinet.

Il s'y présenta le lendemain matin, et aussitôt le commissaire donna l'ordre de l'introduire.

– Vous êtes bien M. Chantenay ?

– Lui-même, monsieur. Voici la lettre que vous m'avez expédiée. Voici une quittance... des cartes...

– Vous avez connu une dame Tabourin, domiciliée rue du Cherche-Midi, 150 ?

– Tabourin ? Non, monsieur, je ne connais personne de ce nom.

– Une vieille femme, une vieille mendicante, qui rôdait toujours par ici...

– Ah ! bien ! bien ! Elle s'appelle Tabourin ? Je la rencontrais d'ordinaire rue de Varenne...

– C'est ça ! Et vous ne la rencontrez plus maintenant ? Elle est décédée, monsieur.

– Ah !

– Et elle vous a institué son héritier.

– Moi ?

– Vous-même. J'ai dû avant-hier pénétrer chez elle. Le concierge était venu m'informer qu'on la croyait morte dans sa chambre, qu'une odeur de plus en plus fétide emplissait l'escalier, se répandait dans toute la maison. J'ai fait ouvrir sa porte, – une porte de mansarde, de soupente... un taudis sans nom... Elle gisait, à demi décomposée déjà, sur la paille et les hardes qui lui servaient de lit. Il a fallu enlever le corps immédiatement. Eh bien, monsieur, sous ces hardes, dans ce tas de guenilles où couchait la mère Tabourin, j'ai découvert des valeurs, des billets de banque, une fortune... Cent douze mille trois cents francs, monsieur !

– Cent douze mille... Et c'est à moi qu'elle lègue... ?

– À vous, oui, monsieur. Son testament, rédigé sur une demi-feuille de papier à lettres, mais en bonne et due forme, était

soigneusement placé derrière un crucifix pendu au mur. Elle y déclare que, n'ayant plus ni parents, ni alliés, personne au monde, elle nomme héritier de tout ce qu'elle possède M. Chantenay fils, demeurant rue Notre-Dame-des-Champs, n° 37, qui a toujours été très bon pour elle...

– Pauvre vieille !

– ... Qui lui faisait l'aumône chaque jour, malgré la méfiance et la terreur que lui inspirent les mendiants des rues...

– C'est vrai !

– « Mais je lui disais bien que ça lui porterait bonheur ! » Ce testament, du reste, est actuellement entre les mains de MeHurteau de la Hurteaudière, notaire, boulevard du Palais, qui est chargé de vous le remettre et qui vous attend.



Un mois plus tard, Maurice Chantenay était l'époux de Renée Baudelot. Le mariage avait été pompeusement et magnifiquement célébré à Saint-Aubin : – le grand-père Baudelot n'entendait pas être accusé de faire chichement les choses, lui qui donnait cent mille francs de dot à sa petite-fille, cent mille francs comptants, là, recta, rubis sur l'ongle !

La première visite des jeunes époux, en arrivant à Paris, fut, on le devine, pour la tombe de la mère Tabourin. Pas de couronnes trop grandes, pas de bouquets trop beaux pour elle. Ils lui ont acheté une concession à perpétuité, et l'ex-guenilleuse pauvre de la rue de Varenne repose, comme une opulente douairière défunte, dans un caveau particulier, sous une dalle de marbre blanc surmontée d'une croix sculptée...

C'est le moins qu'ait pu faire pour elle son héritier improvisé.

# Le justicier

*À Francisque Sarcey.*

– Un collier, diamants et saphirs, quatorze mille francs ; deux paires de pendants d'oreilles, sept mille cinq cents ; nous disons...

– Oui, monsieur le commissaire.

– Ce qui, ajouté à la valeur approximative des huit bracelets, des broches, des bagues, etc., forme un total de cinquante-quatre mille six cents francs.

– Plus l'argent !

– Ah ! il vous a pris de l'argent aussi ?

– Tout ce qui se trouvait avec mes bijoux dans mon armoire à glace. Il a tout raflé, monsieur ! Quelle calamité ! Ah ! Seigneur ! Et moi, bonne bête, qui étais à cent lieues de me douter... Un homme si chic !

– Pardon, reprit le commissaire, en voyant que la déposition allait se perdre en de veines jérémiades. Pardon, madame, quelle somme vous a-t-il dérobée ?

– J'avais quatre mille francs en billets de banque dans un coffret, sept ou huit cents francs en or... Environ cinq mille en tout.

– Total général : cinquante-neuf mille six cents ; disons, en nombre rond : soixante mille. C'est assez coquet !

– C'est indigne, abominable ! rugit la plaignante, plantureuse quadragénaire aux traits fatigués et flétris, mais à l'œil vif encore et tout à fait dépourvu de timidité. À qui se fier maintenant ? Un type qui avait l'air...

– Si chic, avons-nous dit ! Et comment le connaissiez-vous, ce type ; où l'aviez-vous rencontré ?

– Au Moulin-Rouge, monsieur le commissaire. Une fois déjà, il y a huit jours... oui, c'est cela, huit jours..., il m'avait abordée, m'avait dit tout de go et très poliment : « C'est à madame de Mortagne que j'ai l'honneur... », ce qui n'avait pas laissé de m'interloquer. Je ne l'avais jamais tant vu, lui ! Comment savait-il mon nom ? Il ne voulut pas me l'expliquer et me quitta au bout d'un instant. Voilà qu'hier soir, il vient à moi de nouveau...

– Au Moulin-Rouge, toujours ?

– Oui..., s'informe de ma santé, m'avoue qu'il m'attendait avec une

anxieuse impatience, se montre très empressé, très galant, finit par m'inviter à souper... J'accepte. Nous voilà installés en tête-à-tête chez Matte, dans un cabinet de l'entresol... Un gentil petit souper au Champagne frappé, des huîtres, un perdreau, des écrevisses... Pardi ! pour ce que ça lui coûtait ! Je dois même vous dire que... oh ! certainement, il avait déjà dressé son plan ! Il me versait des rasades ! J'étais légèrement... paf, en me levant de table...

– Ah ! ah !

– Et je ne serais même pas surprise qu'il m'eût fait boire quelque narcotique... Oui, je me sentais tout alourdie, toute drôle... Comme de juste, il me ramène chez moi. « Je te préviens, ma petite chatte, qu'il me dit comme ça, que je serai forcé de partir d'assez bonne heure : j'ai mes occupations. – Ça ne fait rien, monte tout de même ! Ma bonne t'éveillera à l'heure que tu voudras », que je lui réponds, moi, toujours naïve, confiante... Fallait bien me montrer gentille avec lui, puisqu'il était gentil pour moi, et la main large, vous savez... vingt-cinq louis.

– Un gaillard qui ne lésine pas en affaires, quoi ! Ça travaille en grand !

– Voilà qu'en me réveillant à onze heures, après avoir dormi d'un sommeil de plomb, je ne le vois plus là... Je me rappelle alors ce qu'il m'a dit, qu'il était obligé de se rendre à sa besogne... Je me lève un instant après, et je découvre... Ah ! le gredin ! M'être ainsi laissé jouer ! L'avoir moi-même attiré !

Toujours soucieux d'empêcher l'entretien de dévier et dégénérer en stériles regrets et malédictions superflues, le commissaire reprit :

– Quel âge peut-il avoir, cet individu ?

– Trente-cinq ans... Quarante au plus.

– Ce n'est pas un étranger ? Il vous a bien semblé appartenir au monde parisien ?

– Oh ! sans nul doute ! Il connaît son Paris comme vous et moi, monsieur le commissaire...

Flatté de ce rapprochement, le magistrat esquaissa un léger sourire et un imperceptible salut.

– Il m'a parlé de théâtre, poursuivit M<sup>me</sup> de Mortagne, de pièces nouvelles, d'actrices en vogue, des courses, de tous les endroits où l'on s'amuse...

– Mais sur lui, sur sa vie privée, lui est-il échappé quelques particularités ?

– Non... rien..., bégaya la donzelle.

– Il n'a prononcé aucun nom... aucun nom de femmes de votre connaissance, par exemple ? Cela pourrait nous mettre sur la voie...

– Non, fit-elle, j'ai beau chercher... Il ne doit même pas avoir beaucoup de relations de femmes ; il ne m'en a citée aucune, à part les actrices... Il m'a seulement interrogée à propos d'un M. d'Hastry... Oh ! un simple mot !

– Qu'est-ce que ce M. d'Hastry ?

– Un charmant garçon qui s'est tué après de grosses pertes à la Bourse.

– Mais à propos de quoi ce filou vous a-t-il parlé de ce M. d'Hastry ? Comment ce nom est-il venu dans votre conversation ?

– Nous causions des désespérés, des gens qui se décident à en finir avec l'existence. Il me cita alors l'exemple de M. René d'Hastry. « Peut-être vous rappelez-vous cette affaire, vous avez dû la lire dans les journaux ? » ajouta-t-il. Je crois bien que je me la rappelais ! Je lui répondis que j'avais beaucoup connu M. d'Hastry. « Et vous, vous le connaissiez aussi ? – J'ai eu occasion de le voir », me répondit-il. Voilà tout.

– Il y a combien de temps que ce M. d'Hastry s'est tué ?

– C'est l'année dernière ; il y a dix-huit mois.

– En quels termes étiez-vous avec lui ?

– C'était un de mes « amis », répliqua, sans broncher, M<sup>me</sup> de Mortagne.

– C'est à Paris qu'il s'est tué ?

– Oui, monsieur, chez lui, 75, rue Tronchet.

– Quelle était sa profession ?

– J'ignore exactement s'il en avait une... Il s'occupait d'affaires de Bourse. Peut-être était-il associé avec un agent de change...

– Bien, madame, ça suffit. Si j'ai besoin d'autres renseignements, je vous ferai mander.

– Ah ! monsieur le commissaire, dites-moi que vous le retrouverez, ce misérable, que je rentrerai en possession de tout ce qu'il m'a emporté ! Vous avez bon espoir, n'est-ce pas ?...



Quelques heures plus tard, M. Desrousseaux, notre commissaire de police, apprenait par le concierge du numéro 75 de la rue Tronchet que M. René d'Hastry, – qui s'était effectivement donné la mort dans cette maison l'année précédente, – avait laissé une veuve et trois enfants, et que cette dame, ruinée après le suicide de son mari... une petite dame bien courageuse, bien méritante... avait déménagé et habitait maintenant tout en haut du faubourg Saint-Honoré, au

Le soir même, M. Desrousseaux, accompagné de son secrétaire, se transportait à cette adresse et trouvait dans une mansarde du sixième étage une jeune femme, frêle et malade, et trois petits enfants, dans un dénûment complet.

Il déclina sa qualité, et, tout en s'excusant auprès de M<sup>me</sup> d'Hastry de raviver sa douleur, lui posa quelques questions au sujet de son mari et des personnes avec qui il avait été jadis en rapport.

Mais presque aussitôt la jeune veuve l'interrompit.

– Oh ! monsieur !... Je devine ce qui vous amène... J'ai reçu une lettre tantôt, une lettre si étrange...

– Quelle lettre ? Quoi donc ? repartit M. Desrousseaux, qui, lui, ne se doutait de rien et ne comprenait pas.

– ... Avec de l'argent dedans, des billets de banque... Tenez, veuillez lire, dit-elle en lui présentant la lettre tout ouverte.

« Madame, – lut M. Desrousseaux, – Quelqu'un qui se reconnaît pour le débiteur de M. d'Hastry d'une somme de soixante mille francs, mais à qui il n'est pas permis de se nommer, prend l'engagement de vous servir chaque année la rente de cette somme. Dès que, sans rompre son incognito ni se compromettre, il pourra déposer ce capital entre vos mains ou le placer quelque part en votre nom, il s'empressera de le faire. Vous trouverez ci-inclus 1500 francs, montant des deux premiers trimestres échus.

« Veuillez agréer, madame, etc... »

– Et rien ne vous fait présumer quel peut être ce débiteur ? Vous n'avez aucun soupçon ? demanda le commissaire.

– Aucun, monsieur, absolument... Depuis deux heures que j'ai reçu cette lettre, je me creuse la tête...

– Je vous demande encore une fois pardon, madame, pour la question que je vais vous adresser... J'y suis obligé... M. d'Hastry ne connaissait-il pas une dame... ou demoiselle Cochenard, dite Léa de Mortagne ?

À ce nom, M<sup>me</sup> d'Hastry fit un brusque haut-le-corps, son visage s'empourpra :

– Monsieur !... C'est cette femme... balbutia-t-elle, qui est cause... cause de sa mort... de tout mon malheur !...

Cette fois, le commissaire commençait à voir clair.

– N'ayez crainte, madame, reprit-il comme pour répondre d'avance à une interrogation de M<sup>me</sup> d'Hastry. La lettre que vous avez

reçue n'émane pas de cette femme, je vous le certifie !

– Ah ! bien, monsieur ! soupira M<sup>me</sup> d'Hastry. D'après votre question, j'avais peur, en effet...

– Non, madame, non, rassurez-vous pleinement. M<sup>me</sup> de Mortagne n'est pas de celles qui restituent, non !



En quittant M<sup>me</sup> d'Hastry, M. Desrousseaux se rendit rue de Moscou, chez Léa de Mortagne.

Dès que celle-ci l'aperçut, elle poussa un cri de joie.

– Ah ! monsieur le commissaire ! J'ai quelque chose ! Je tiens un fil qui peut nous guider ! Voici la lettre que je viens de recevoir...

Et, à son tour, elle tendit à M. Desrousseaux une lettre dépliée, dont l'écriture, – notre commissaire s'en aperçut sur-le-champ, – était la même que celle de la lettre adressée à M<sup>me</sup> d'Hastry.

« Ma toute belle, – écrivait ce même correspondant, – il ne suffit point de ne pas avoir oublié René d'Hastry ; il faut tâcher, non de réparer, hélas ! mais de soulager le mal que vous avez fait. C'est vous qui, en moins de deux ans, avez ruiné ce pauvre garçon ; c'est à cause de vous qu'il s'est tué. Eh bien ! j'ai pensé qu'il n'était pas équitable que sa veuve et ses trois enfants fussent plongés dans la plus profonde misère, tandis que vous, l'auteur de ce désastre, prospériez plus que jamais. Je me suis dit qu'il fallait vous contraindre à restituer un peu – le plus possible ! – des dépouilles de René d'Hastry, et comme vous avez dû le constater ce matin, j'y ai réussi.

« Que le bien que cet argent va faire à vos victimes vous indemnise de votre perte, ma charmante, et soit un adoucissement à votre douleur !

*Signé : « UN JUSTICIER. »*

– Et il me nargue encore ! s'écria Léa, avec son manque habituel et absolu de sens moral. Vous avez lu la dernière phrase, monsieur le commissaire ?

– Oui, il me semble bien que... qu'il se moque de vous, par dessus le marché, ce... ce « Justicier ! »

– Je puis toujours vous laisser la lettre comme indice... comme spécimen de son écriture ? Ça vous aidera dans vos recherches...

– Parfaitement, madame ; donnez !

Et il ajouta en lui-même :



– Que vous le vouliez ou non, belle dame, nous en resterons là !  
Encore plutôt que nous irions défaire ce que la Providence vient de si  
bien arranger !

# Le père Galmiche

*À Paul Sébillot.*

Avec Isidore Brigodin, le père Galmiche était, il y a quelque dix ans, un des plus célèbres ivrognes et des plus fieffés malandrins de la ville de Reims.

Ancien ouvrier trieur de laine, renvoyé de tous les triages à cause de sa fainéantise et de son incurable soif, il était tombé peu à peu dans la plus noire débîne, au rang d'abord des vagabonds, mendiants et crève-la-faim, puis des maraudeurs, chapardeurs, flibustiers et coupe-bourses, dont s'agrémente toute grande cité.

Mais ni l'inclémence des temps, ni les duretés du sort et les sévérités des hommes n'avaient pu altérer la bonne humeur du père Galmiche.

Il avait particulièrement le vin gai. Lorsqu'il était « bu », les idées drôlichonnes et falottes germaient en foule dans sa cervelle, les ripostes narquoises, facétieuses et gouailleuses, cocasses et déconcertantes affluaient sur ses lèvres et partaient en fusées.



– Combien de condamnations avez-vous attrapées, Galmiche, depuis que vous ne travaillez plus ? lui demandait un jour un de ses anciens patrons.

– Oh ! si vous croyez que je m'amuse à compter ça !

– Enfin, vous ne sortez plus de la prison, autant dire ! C'est votre château ! Vous avez dû faire là de jolies connaissances !

– Il y a de la canaille partout, allez, m'sieu !

Un jour qu'un commis voyageur venait de lui faire l'aumône et lui reprochait de ne pas seulement soulever sa casquette en le remerciant :

– J'vas vous dire... Faut pas m'en vouloir, lui répliqua à mi-voix le père Galmiche. C'est que j'aperçois là-bas, au coin de la rue, le grand Biaron, l'agent de police, qui nous guette... Il est toujours à l'affût des pauvres diables comme moi, qui implorent la compassion des âmes charitables, ce gredin-là ! Et pour lorsss, en me voyant causer, comme ça avec vous, il ne se doute de rien, il nous prend pour une paire

d'amis !

Il faut croire que, malgré cette judicieuse excuse, le brave Galmiche n'aimait pas à se découvrir l'occiput, car, une autre fois qu'il était encore dans les brindezingues et sollicitait la générosité des fidèles à la porte de l'église Saint-Jacques, une pieuse vieille dame lui ayant glissé une chétive pièce de cinq centimes dans la main, en ajoutant cette malencontreuse réflexion : « On salue au moins ! On dit merci ! » Galmiche la bombardait sur-le-champ d'épithètes malsonnantes et des plus outrageants quolibets.

– V'là-t-i pas des embarras pour un malheureux sou ! A-t-on jamais vu ! Madame voudrait que, pour un sou, un misérable petit sou, je m'expose à attraper un rhume qui me coûterait quatre francs de tisane et de sirop... sans compter les pastilles Géraudel ! Si c'est pas une pitié ! Je vous laisse juge ! Peut-on ainsi se moquer de son prochain ! Faut vraiment pas avoir de cœur ! Ah ! s'il s'agissait d'une pièce blanche, d'une belle grosse roue de derrière, je comprendrais ! Ah ! bien alors ! On pourrait risquer... Non seulement je consentirais à ôter ma casquette, mais mon paletot aussi, mais mes escarpins, ma chemise, ma culotte, tout, tout ! pour lui faire plaisir à c'te princesse ! Mais pour un sou, un sale petit sou ! Oh ! ! ! oh ! ! !

C'est encore lui, un jour qu'un des fashionnables de la ville, le fils de M. Peulvier-Royon, le négociant en laines, lui refusait l'aumône, qui ripostait :

– Vous devriez avoir honte de ne rien me donner, pas un pauvre petit sou, vous, un homme si bien mis !

Et ses conversations avec l'ami Brigodin !

– Tu dis que t'étais soûl l'autre nuit, que t'étais étendu sans connaissance sur le trottoir des Loges, et qu'on t'a ramassé, que tu t'es réveillé au poste ?... Mais, fiston, tu aurais été étendu « avec » ta connaissance, qu'on t'aurait ramassé tout de même et aussi bien fourré au bloc, va !

– Des boutons de fièvre que t'as là, su' l'nez ? Tais-toi donc ! N' nous monte donc pas l' coup ! Des boutons de « culotte », oui, à la bonne heure ! Vlà c' que t'as su' l' nez, espèce de pochard !

– Tu prétends que j'étais gris hier ? Non, ma vieille, non ! Pas même *aigri* par le malheur ! Seulement j'avais p'-t-être bien liché un coup de trop... Oui, c'est possible ! Parce que, vois-tu, faut que tu saches, il n'y a rien qui altère comme de boire, c'est bizarre, mais c'est comme ça ! Et alors, tu saisis, mon p'tit ? quand on a commencé, p'us moyen d'enrayer et de s'arrêter ! On en entonnerait pendant plusieurs éternités !

Mais c'était surtout devant le tribunal, lorsqu'on le jugeait pour quelque maraude avec bris de clôture, ou pour ivresse, rixe et tapage nocturne, qu'il fallait ouïr l'illustre Galmiche !

– Accusé, vos nom et prénoms ?

– Allons, mon président, ne faites donc pas l'enfant ! Vous ne voyez que moi ici !

– Le fait est que... c'est au moins la trentième fois que vous venez vous asseoir sur ce banc ! Vous n'avez pas honte ! s'exclamait le président, le digne et paternel M. de Blosselières.

– V'là bien douze ans que je vous aperçois assis sur le même fauteuil, moi, m'sieu de Blosselières ! Est-ce que j'ai jamais songé à vous le reprocher ?

– Qu'avez-vous encore fait ? Qui vous amène ici ?

– Hélas ! soupirait Galmiche en montrant les gendarmes ; vous le voyez bien : ce sont ces messieurs !

– Vos antécédents sont déplorables, Galmiche. Votre première condamnation remonte à 1845... C'était pour ivresse déjà et insultes aux agents.

– Ça me rajeunit de vous entendre rappeler ces souvenirs, m'sieu de Blosselières. J'avais dix-sept ans alors. Ah ! c'était « la belle âge ! »

– Vous avez fait du chemin depuis ! Aujourd'hui vous êtes accusé de vol. Le garde champêtre de la commune de Cernay vous a surpris dans un verger clos d'une haie et attenante à une habitation, l'habitation de M. Houdart. Vous aviez les poches pleines de fruits, de pommes, de poires, et vous vous apprêtiez à déguerpier avec votre butin...

– C'est facile à dire, mon président ! Pas malin d'attribuer aux gens les canailleries qu'on a soi-même dans la cervelle !

– Permettez, accusé, je ne vous laisserai pas...

– Mais il ne faut pas juger tout le monde d'après soi ! Non, m'sieu de Blosselières ! Ces poires et ces pommes, elles étaient tombées...

– Ce n'était pas une raison...

– Je les ai ramassées, mais ce n'était pas pour les emporter, je vous en donne ma parole d'honneur, mon président ! Au contraire, je voulais essayer de les remettre sur l'arbre.

– Ah ! très bien ! très bien ! Et qu'avez-vous à répondre à la déposition de l'agent Biarron, qui vous a encore rencontré en train de tendre la main aux passants ?

– Si on peut dire ! Pas aux passants, mon président ! Non, j'avais cru sentir des gouttes d'eau, et je la tendais, la main, comme vous faites vous-même, comme ça, tenez, pour m'assurer s'il pleuvait réellement.

– Soit ! mais, dans ce cas, à quoi bon cette casquette au bout de votre bras ? Pourquoi la présenter à cette dame, qui traversait la place des Marchés ?

– Je lui demandais mon chemin, à cette respectable concitoyenne, rien de plus, mon président ! Alors, naturellement, par politesse, en homme qui sait vivre, j'avais retiré ma casquette. Moi qu'on accuse de la porter vissée sur ma tête, pour une fois qu'il m'arrive de l'avoir à la main, pas de chance, nom d'un chien, convenez-en !

– Je suis sûr, Galmiche, qu'avant de comparaître devant le tribunal, vous avez encore pris soin de vous ingurgiter plus de rasades que votre raison n'en peut supporter ?

– Mon président, c'est par respect même pour la justice ! Quand on a l'honneur de parler devant vous, faut dire tout ce qu'on a sur le cœur, faut que la vérité sorte intacte, de la bouche... Pour lorsss, je me suis appliqué de mon mieux à l'arroser, afin qu'elle ne soit pas « altérée ». Ai-je pas bien fait, voyons ?



Entre autres aventures qui ont popularisé à Reims le nom de Galmiche, le bon tour qu'il joua à certain adjudant d'un régiment de ligne mérite d'être rapporté.

Ce régiment était caserné dans les baraquements voisins du canal et du boulevard Fléchambault et qu'entoure une interminable palissade en planches peintes. Ledit adjudant se trouvait, une après-midi, accoudé sur cette barrière, en dedans des baraquements, et en train de fumer un superbe et excellent londrès.

Galmiche, qui était un fumeur enragé et ne possédait pour le moment ni un seul maravédis ni le moindre cornet de tabac, vint à passer le long du canal et avisa ce mirifique cigare, dont le parfum délicieux, exquis, arrivait jusqu'à lui et le faisait soupirer et renifler.

Une furieuse envie le poignit au cœur.

– Mâtin ! comme ce serait bon !

Il tira son brûle-gueule de sa poche, se le planta dans le bec et s'approcha de l'adjudant.

– Mon général, lui dit-il, en esquissant le salut militaire, si c'était un effet de votre bonté de me donner un peu de feu ?

L'adjudant, sans défiance, lui passe son cigare par-dessus la clôture, et Galmiche de réintégrer bien vite sa pipe dans sa profonde et d'emboucher le londrès sans façon, en aspirant voluptueusement et coup sur coup quelques bouffées.

– Merci bien, mon général ! Il va on ne peut mieux !

Et il tira sa révérence à l'adjudant, qui, stupéfait d'abord et tout penaud, puis indigné, furieux, hors de lui, jurait comme un sacre, sans pouvoir, hélas ! se lancer à la poursuite de l'impudent larron et le corriger d'importance, puisqu'il était séparé de lui par la palissade, dont les planches, presque de hauteur d'homme, étaient toutes taillées en pointe à leur extrémité, et que, d'autre part, il se trouvait à trois cents pas du poste d'entrée.



Mais Galmiche n'avait pas tous les jours de pareilles aubaines, et il lui advenait souvent d'être encore plus la victime que le héros de ses prouesses.

C'est ce qui eut lieu notamment lors de l'expédition qu'il entreprit dans le domicile de M. Majorel, le gros marchand de bouchons du boulevard Cérés, et la visite qu'il fit aux caves de ce négociant.

Sachant que M. et Mme Majorel s'en allaient passer chaque dimanche de la belle saison, avec leurs enfants et leurs gens, dans leur propriété de Rilly, et que leur hôtel restait ainsi désert ce jour-là, Galmiche profita de cette circonstance, un dimanche de septembre, pour s'introduire dès le matin dans la cour et les communs de l'hôtel, et explorer particulièrement les caves du bouchonnier.

Elle dura si longtemps, cette exploration, elle fut si consciencieuse, si experte et si approfondie, que quand maître Galmiche se décida à remonter et reparut sur terre, il faisait nuit noire, et notre argonaute ne put retrouver son chemin, escalader le mur pour partir, comme il l'avait escaladé pour entrer.

Il avait du reste complètement perdu toute notion de temps et de lieu, si bien qu'il se crut sans doute arrivé chez lui et élu domicile dans la niche des chiens, une haute et large niche adossée à un angle de la cour.

Lorsque, vers les dix ou onze heures, le propriétaire rentra avec tout son monde et voulut conduire ses deux épagneuls à leur demeure, il la trouva donc occupée par Galmiche, qui ronflait à lui seul comme tous les tuyaux des grandes orgues de la cathédrale.

Comme, en même temps, on venait de constater que la porte de la cave était ouverte, il ne fut pas difficile à M. Majorel de deviner ce qui

était advenu.

Lui aussi, il aimait à rire, M. Cyprien Majorel, et, au lieu d'envoyer quérir la police, et de crier : « À la garde ! » il prit le collier qui était attaché à une chaîne fixée à la niche, le passa au cou de l'ivrogne et le ferma par un cadenas.

Ce n'est que le lendemain, dans l'après-midi, que Galmiche se réveilla et entreprit de quitter son logement improvisé, et tout d'abord de se débarrasser de son étrange faux col.

– Qu'est-ce que ça signifie donc ? maugréait-il. Qu'est-il donc arrivé ? Comment, me voilà changé en chien ! Je suis chien maintenant !

Et, tout en se débattant, la cervelle encore brouillée par les fumées de l'ivresse, il hurlait, jappait et aboyait.

Les habitants de la maison et tous les voisins d'accourir pour contempler le prisonnier, que M. Majorel ne tarda pas d'ailleurs à délivrer.

– Tâchez que la leçon vous profite !

– N'empêche qu'un peu plus je serais devenu enragé ! grognait Galmiche en détalant, poursuivi par les rires et les moqueries de l'assistance.

Et néanmoins, quelques semaines plus tard, rencontrant le marchand de bouchons sur l'Esplanade, il l'aborda pour lui dire :

– Vous savez, m'sieu Majorel, si vous voulez me remettre à la place de vos cabots, j'accepte ! Ah ! j'ai eu bigrement tort de me sauver l'autre jour ! Au lieu de camper à la belle étoile et de crever la faim, j'aurais eu chez vous la pâtée et la niche à perpette, – tout ce qu'un chrétien peut désirer, quoi !

# Miss Fauvette

Pauvre petite Fauvette !

C'est dans l'ombreux jardin d'un couvent de la rue de Picpus que je l'ai vue pour la première fois. Elle avait quinze ans, et, depuis l'âge de six ans, elle était enfermée là, quasi abandonnée. Ses *sorties* se passaient, l'hiver, dans la salle de récréation ou la chambrette de quelque compatissante religieuse ; l'été, dans le préau ou sur un banc, à l'ombre d'une de ces minuscules chapelles de bois peint décorées d'une Vierge en plâtre et de chandeliers de plomb, que les sœurs s'étaient plu à ériger çà et là sous un massif d'arbustes, au centre d'un rond-point, ou à l'extrémité d'une allée.

De temps à autre cependant, le jeudi, on la demandait au parloir. C'était son père, un homme déjà tout grisonnant, frisant la soixantaine, mais de belle prestance encore, ayant un cachet d'élégance et de distinction qu'elle savait apprécier déjà et dont elle était fière. Il l'embrassait, la questionnait un instant sur sa santé, ses jeux et ses études, tirait de sa poche quelque chatterie : sac de chocolat ou de petits fours, boîte de caramels ou de fruits confits, et vite, vite, s'envolait. Il avait toujours l'air si pressé, ce pauvre papa !

Une fois par an, une seule fois, et encore pas toujours, vers la fin d'août ou le commencement de septembre, tantôt une domestique, tantôt le papa en personne venait la prendre et l'emmenait soit aux alentours de Paris, dans une luxueuse maison de plaisance, soit au bord de la mer, dans quelque coquette villa.

C'était là seulement qu'elle voyait, qu'elle entrevoyait sa mère, – une grande et belle femme, aux yeux de velours, au teint « de lis et de roses », d'une fraîcheur éclatante, au galbe du visage allongé, mais bien rempli, d'un modelé superbe, à l'allure à la fois imposante et nonchalante.

Puis, quinze jours après, la petite Fauvette était réintégrée dans sa cage.

Malgré cette sorte d'inaffection ou d'indifférence, Fauvette était loin d'être triste et n'avait nullement l'aspect d'une victime. Au contraire, c'était même à sa belle humeur, à son réjouissant babil, aussi bien qu'à la mignonne sveltesse de son petit corps toujours en mouvement et à sa légèreté d'oiseau, qu'elle devait d'avoir été dépossédée par ses compagnes de ses nom et prénom d'Andrée Vaucamp et baptisée de son gai surnom.



Un soir d'avril, – Fauvette allait entrer dans ses dix-sept ans, – M<sup>me</sup> de Saint-Aldonce, la supérieure, l'ayant fait appeler d'urgence, elle trouva près d'elle la femme de chambre de sa mère, Claudine, tout de noir vêtue, et on lui apprit, avec les ménagements et circonlocutions d'usage, que son père venait de mourir subitement, frappé d'une congestion cérébrale.

C'était le premier deuil qui atteignait Andrée, et, bien qu'elle n'eût guère vécu dans le cercle de la famille, elle ne laissa pas de ressentir vivement ce coup et de verser de grosses larmes. N'était-ce pas lui, ce cher papa, lui seul, qui lui avait témoigné quelque intérêt, donné quelques parcelles de son temps et quelques réconfortantes caresses ?

Le surlendemain de la funèbre cérémonie, après avoir à peine pu embrasser sa mère, qui s'était cloîtrée dans sa chambre, miss Fauvette regagnait le couvent. Elle était toute dépaysée au dehors, toute éberluée, et avait hâte, malgré son chagrin, de reprendre sa place auprès de ses compagnes, sous la tutelle des bonnes sœurs.

Mais son séjour dans cette pieuse retraite n'allait pas tarder à être de nouveau et définitivement interrompu : trois semaines environ après la mort de son mari, M<sup>me</sup>Vaucamp se présenta au parloir de l'établissement, – pour la première fois, – et annonça à sa fille qu'elle venait la retirer de pension et qu'elle la garderait près d'elle désormais.



M<sup>me</sup>Vaucamp était bien changée. Soit que la perte qu'elle venait d'éprouver l'eût profondément affectée, soit qu'elle eût profité de ce deuil pour abandonner certaines pratiques de toilette propres à réparer plus ou moins les « irréparables outrages », elle n'avait plus ce teint éblouissant et ces cheveux d'un noir si lustré qu'Andrée lui avait toujours connus. Subitement ils étaient devenus tout gris, des cheveux, presque blancs, et de petites rides, toutes fines encore, mais nombreuses, étaient apparues çà et là, avaient zébré son front et s'irradiaient aux commissures des paupières. Elle avait néanmoins fort belle mine encore et grand air ; sa taille était restée mince et souple, élancée, et, avec son buste opulent, ses sculpturales épaules, M<sup>me</sup>Noémi Vaucamp avait conservé sa grâce empreinte de dignité et de noblesse, son port de reine. Même la teinte argentée de sa chevelure, qu'on aurait dite poudrée à frimas, ne lui messeyait nullement et donnait à sa physionomie une très piquante et très originale expression.

M. Vaucamp, qui, de son vivant, dirigeait une importante sucrerie

à Saint-Denis, n'avait pas, surtout dans ses dernières années, très habilement conduit sa barque : la plus grosse part de la fortune qu'il laissait appartenait à sa veuve. Une cinquantaine de mille francs tout au plus devaient revenir à Andrée du chef de son père.

M<sup>me</sup>Vaucamp, riche encore de trente mille livres de rente, n'apporta que peu de changements à son train de maison. Le cocher fut congédié, mais on prit un coupé au mois, on conserva le grand appartement de l'avenue de Villiers, et les trois domestiques, cuisinière, femme de chambre et valet de chambre.

Cependant la vie, jusqu'alors très mondaine, dissipée et tapageuse de la belle M<sup>me</sup>Noémi Vaucamp, s'était sensiblement modifiée.

D'abord, pour obéir aux conventions, observer le deuil, il fallait bien laisser de côté théâtre, bals, fêtes, grands dîners. Puis, sous le coup de cette mort, quelques judicieuses réflexions s'étaient fait jour dans l'esprit de notre veuve. Elle s'était tout à coup rappelée qu'elle avait une fille, une grande fille, d'âge à être pourvue – déjà ! – bonne à marier, comme on dit, et avait conclu que cette enfant lui serait d'un grand secours dans la circonstance et l'aiderait à supporter son isolement obligatoire.

En outre, et pendant qu'elle était en veine de réflexion, de sagesse et de hardiesse, M<sup>me</sup>Vaucamp avait osé supputer le nombre de ses années, sans tricher, et avait reconnu tout bas qu'elle venait d'atteindre le chiffre de quarante-trois ; et, tout en rendant hommage à l'éclat si juvénile de son regard, à la toute printanière fraîcheur de son sourire, aux purs contours et à la blancheur satinée de ses épaules, elle n'avait pas craint d'examiner son visage à nu et sans fard, ses cheveux sans teinture, et elle avait eu le suprême courage de s'avouer qu'il était temps, – peut-être ! – de rentrer au port et de ferler la voile.

Miss Fauvette, transplantée du couvent dans le vaste appartement, devenu soudain silencieux et morne, de l'avenue de Villiers, n'eut d'autre occupation que de tenir compagnie à sa mère, – de faire connaissance avec cette hautaine belle dame, qui l'appelait « fillette », qu'elle nommait « maman », et avec qui elle n'avait jamais passé jusqu'ici cinq minutes en tête-à-tête. Avec sa douceur de caractère, sa gentillesse native, elle s'appliqua instinctivement à lui plaire, à gagner son affection.

Les deux femmes sortaient peu. Leurs visites se bornaient à quelques intimes, dont un vieil ami du défunt, M. Pagès, gros entrepreneur de constructions, qui habitait à proximité de M<sup>me</sup>Vaucamp et était le subrogé tuteur d'Andrée.

Marié à une chétive femme, qui, depuis des années, ne quittait son lit que pour aller s'étendre sur sa chaise longue, devant son balcon, M. Pagès, tout en cherchant de son mieux à adoucir le sort de

cette malheureuse, n'avait demandé de distractions et de consolations qu'au travail. Son bureau, ses affaires, c'était sa vie.

Ancien agent secondaire des ponts et chaussées, puis dessinateur et métreur chez un architecte, il n'était parvenu à la fortune qu'à force d'énergie et de ténacité. Il se souvenait de ses origines ; il avait conservé ses manières simples, voire communes, sa rondeur, ses brusques familiarités avec ses ouvriers qu'il tutoyait tous indistinctement ; mais il avait gardé aussi son bon cœur, son intelligente générosité, toujours active, en éveil, toujours à l'affût d'une misère à soulager, de quelque effort à soutenir, à encourager. Il savait comme il est difficile de faire sa trouée, petite ou grande, et quel grand bien fait un peu d'aide.

C'est ainsi qu'il s'était pris d'affection pour un de ses commis, un garçon de vingt-cinq ans, sans famille, jadis placé par quelque bienfaiteur anonyme à l'institution de Saint-Nicolas, où il avait été doté d'une instruction rudimentaire mais pratique.

Par son assiduité au travail, son zèle soutenu, ses réelles connaissances, aussi bien que par la régularité de sa vie et son irréprochable conduite, Antonin Lefuel justifiait pleinement l'intérêt que lui portait son patron et qu'il avait su capter aussi, il faut bien le dire, par une excessive souplesse, une obséquiosité qui allait jusqu'à la platitude et que M. Pagès prenait pour une marque de dévouement, mille petites flagorneries qui chatouillaient délicieusement son amour-propre.

Antonin était ambitieux avant tout, et un ambitieux que les scrupules n'embarrassaient jamais beaucoup ; il se l'était promis dès qu'il avait commencé à comprendre la vie. Joli garçon, au surplus, de taille moyenne, mais bien prise, des yeux bleus toujours souriants et caressants, une superbe barbe noire toute frisottante, dont il était très fier et qu'il soignait avec amour, il était des mieux armés pour éveiller de prime abord et conquérir les sympathies féminines.

MmeVaucamp et sa fille, dans leurs visites à MmePagès, avaient eu plus d'une fois occasion de rencontrer le protégé de l'entrepreneur. Ces visites, à mesure que le deuil des deux femmes approchait de sa fin, devenaient plus fréquentes, et un jour arriva où, la connaissance étant déjà amplement faite, MmeVaucamp invita M. Lefuel à venir la voir.

– J'y suis tous les vendredis, dit-elle.

Très touché de cette faveur, de cet insigne honneur, le jeune commis se confondit en remerciements et ne tarda pas à profiter de l'invitation.

La conduite de MmeVaucamp, en cette circonstance, n'avait fait

que répondre aux intimes désirs d'Andrée.

Souvent, en sortant de chez MmePagès, la mère et la fille s'étaient entretenues de M. Antonin Lefuel. – Comme il avait l'air bien, ce jeune homme ! Réservé, plein de tact, et de l'esprit, et du goût, des façons si aimables, si distinguées, que sais-je !

Miss Fauvette lui trouvait toutes les qualités, et la maman s'empressait d'acquiescer, d'enchérir même :

– Oh ! certainement ! Il est parfait, parfait !...



Ce penchant que miss Fauvette éprouvait pour Antonin Lefuel, elle le savait payé de retour, à n'en pas douter : certaines pressions de main un peu prolongées, certains regards empreints de respectueuse mais franche cordialité, de confiance, et, par instants, de joie et de gratitude, le lui avaient insidieusement révélé.

Peu à peu cette flamme naissante s'aviva. Andrée se surprit comptant les jours qu'elle avait à passer sans *le* voir, épiant sa venue, l'appelant tout bas, avec une fébrile impatience. Sa pensée maintenant ne cessait de l'évoquer ; elle ne voyait que lui, ne vivait que pour lui.

Élevée, comme elle l'avait été, dans l'isolement du couvent, subitement tirée de cette solitude et transportée dans l'entourage de sa mère, elle n'avait jamais connu d'autre cavalier servant, jamais approché d'autre homme, et du premier coup son cœur s'était donné.

Antonin ne s'en tenait plus maintenant à ses visites du vendredi. Parfois, et précisément les jours où elle s'était absentée, où sa mère l'avait fait conduire chez quelque ancienne amie de pension, miss Fauvette le trouvait, à son retour, intimement installé auprès de MmeVaucamp, dans le petit salon qui lui servait de boudoir. Et elle était bien heureuse de la surprise : c'était pour elle, évidemment, pour attendre sa rentrée, qu'il s'était ainsi attardé.

Un soir qu'elle avait eu ce suprême bonheur et qu'Antonin, après lui avoir, comme de coutume, tendrement serré la main, venait de prendre congé d'elle et de sa mère :

– Tu ne sais pas, fillette ? Il faut que je t'annonce une nouvelle, dit sans plus de préambule MmeVaucamp. Je vais me remarier.

– Ah !

– Oui, avec M. Antonin.

– Lui ! Anton...

La petite Fauvette demeura bouche bée, les yeux écarquillés, hagards, les bras rompus, tout ahurie, anéantie.

– Je devine bien ce qu'on dira, reprit d'une voix hésitante Mme Vaucamp, qui éprouvait le besoin d'expliquer et d'excuser sa folie, et s'efforçait de dissimuler son embarras. – Oui, je me doute bien !.. Il est trop jeune... Mais pour *deux ou trois* années que j'ai de plus que lui !... D'ailleurs, cela ne regarde personne, n'est-ce pas donc, ma chérie ? Je n'ai de compte à rendre à qui que ce soit... Et puis il est si posé, si réfléchi, si sérieux... bien plus sérieux que moi ! D'emblée on s'en aperçoit : j'ai l'air d'une enfant, moi ; tandis que lui, avec son air grave...

Oh ! oui, elle l'était, peu sérieuse, l'incorrigible coquette : elle se rendait justice. Mais, ce qu'elle omettait de rapporter, ce qu'elle ignorait, c'est que le bel Antonin n'avait tourné ses vues sur elle qu'après s'être prudemment renseigné sur la situation de fortune respective de la mère et de la fille. Elle eût d'ailleurs pu continuer longtemps à discourir et déraisonner de la sorte : la petite Fauvette n'entendait rien, restait sans voix, sans mouvement, sans pensée.



Malgré l'énergique désapprobation de M. Pagès et les sourires moqueurs des « bonnes amies », le mariage eut lieu. Mais quelqu'un manqua à la cérémonie, – quelqu'un disparu le matin même, et dont on trouva le cadavre, cinq jours après, sous un chaland amarré le long du quai de Grenelle.

Pauvre miss Fauvette !

# Le bouquet de lilas

Comme le fiacre, chargé d'une valise et d'une malle, venait de tourner l'angle de la rue de Rivoli et du boulevard Sébastopol, le voyageur, un jeune homme à la mine dolente et malade se pencha et ordonna au cocher de s'arrêter. Puis, il ouvrit la portière et se dirigea, en s'aidant de sa canne, vers un luxueux magasin de fleurs située vis-à-vis.

La patronne de l'établissement, Mme Guillaume, qui trônait dans son comptoir, accueillit le visiteur par un salut plein de courtoisie, un sourire des plus gracieux et des plus engageants. À n'en pas douter, le jeune homme était un client habituel de la maison.

– Je m'absente pour quelque temps, madame, dit-il. Auriez-vous l'obligeance de continuer à envoyer, chaque dimanche matin, un bouquet de lilas blanc à l'adresse de Mlle Dervillé ?

– Parfaitement, monsieur ; soyez sans crainte... Est-ce que votre absence sera longue ? Vous semblez souffrant ?

– Un peu de fièvre, voilà tout ; mais je ne puis arriver à me débarrasser de ce malaise, aussi je vais me faire soigner chez moi : l'air natal me remettra.

– Remède souverain, ajouta complaisamment la marchande, qui ne manqua pas de terminer par les souhaits de rigueur :

– Allons, à bientôt, monsieur ! Guérissez-vous vite !

Le jeune homme la remercia, prit congé d'elle et regagna sa voiture, qui le conduisait à la gare de l'Est.



Séverin Evrard avait vingt-trois ans. Après avoir achevé ses classes au collège de Verdun-sur-Meuse, sa ville natale, il avait travaillé quelque temps dans le bureau de son père, l'architecte le plus en renom de l'arrondissement ; puis on avait jugé nécessaire de l'envoyer à Paris pour y étudier les grandes constructions et se perfectionner.

Depuis un an, il était attaché, en qualité de dessinateur et vérificateur, au bureau de M. Aubryon, architecte-expert, quand ce malaise, cette fièvre, l'avait saisi et décidé à aller prendre chez lui quelques jours de repos.

Durant cette année, il ne s'était pas borné à accroître ses connaissances dans les qualités et la mise en œuvre des matériaux : il avait inspiré à une de ses parentes, à la fille d'un de ses arrière-cousins, une sympathie qui s'était promptement transformée en affection, en une réelle passion.

M. Dervillé, le père de la jeune fille, avait été d'autant plus surpris de ce changement, qu'Antoinette, élevée chez les oblates de la rue de Vaugirard, avait, depuis sa première communion, constamment témoigné le désir, l'intention formelle, de se faire religieuse. Comme il était veuf et n'avait pas d'autre enfant, il avait vu avec peine cette résolution et s'était efforcé de la combattre. Mais la victoire était réservée à Séverin.

Maintes fois Antoinette avait ouï parler de ses parents de Verdun, de son petit-cousin Séverin Evrard. Il y avait deux mois à peine qu'il habitait Paris, lorsqu'elle sortit de pension et eut occasion de le voir. M. Dervillé, ancien bureaucrate de ministère, chef de division en retraite, avait très cordialement accueilli le jeune homme.

– Cousin, nous nous mettons tous les jours à table à sept heures. Quand le cœur vous en dira ?...

Séverin avait de plus en plus profité de cette invitation, car, de plus en plus, M. Dervillé se montrait affable, affectueux envers lui ; de plus en plus, le petit-cousin se plaisait dans cet intérieur, ce paisible et confortable appartement de l'avenue Victoria.

Loin de sourire des inexpériences du provincial, de le prendre en pitié, lui et sa simplicité de mise et de ton, voire ses gaucheries, Antoinette démêlait là des indices de ses qualités morales, de sa franchise, sa loyauté, du sérieux et de la sûreté de son caractère. Avec son air doux, presque timide, ses yeux graves et songeurs, son profil maigre, aux méplats bien accentués, empreints de finesse et de distinction, il l'avait charmée, s'était insinué dans son cœur.

Heureux de voir sa fille lui revenir, M. Dervillé avait de son mieux tâché d'encourager cette passion, et quand le cousin Evrard fit le voyage de Verdun, tout exprès, afin de solliciter pour son fils la main d'Antoinette, il fut reçu à bras ouverts.

– C'est à Antoinette à vous répondre, cousin. Moi, je ne suis pas de ces pères barbares...

Antoinette rougit jusqu'au blanc des yeux, en guise de réponse, et baissa la tête.

– Allons, qui ne dit mot consent, et puisque la chose est décidée, il n'y a pas de raison pour la retarder, répondit M. Dervillé, qui avait hâte de voir sa fille définitivement engagée dans les liens terrestres du mariage. Le plus tôt sera le mieux ! Nous sommes malheureusement

en carême. Dans un mois, tout de suite après Pâques ?... L'époque vous convient-elle ?

– Mais, parfaitement, mon cher cousin, c'est cela !



Dix jours après le départ de Séverin, un dimanche matin, un fiacre s'arrêtait devant le magasin de fleurs de M<sup>me</sup> Guillaume. Une valise placée à côté du cocher indiquait que c'était encore à une gare que le véhicule se rendait.

Avant d'ouvrir la portière, M. Dervillé se tourna vers Antoinette, qui était en grand deuil comme lui.

– Tu ferais mieux de rentrer, chère petite... Ce n'est pas raisonnable...

– Père, je t'en prie !... Que je te conduise jusqu'au chemin de fer !...

Ils pénétrèrent dans le magasin et M. Dervillé demanda une botte de roses blanches... ou de lilas blanc.

Une fillette au minois chiffonné, aux cheveux blonds en broussailles, lui présenta un bouquet de lilas, entouré de sa haute collerette de papier blanc, et qui attendait là, tout préparé, sur un comptoir.

– Pas celui-là, mademoiselle Ernestine, intervint M<sup>me</sup> Guillaume. C'est celui de M<sup>lle</sup> Dervillé... Le garçon va le porter... Excusez-moi, monsieur, ce bouquet est vendu...

La fillette alla chercher dans le fond du magasin un autre bouquet de même sorte et, pendant qu'elle s'occupait de l'habiller de papier blanc, Antoinette s'approcha de la caisse.

– N'envoyez rien à M<sup>lle</sup> Dervillé... C'est moi-même, madame... Plus rien..., bégaya-t-elle. Nous prendrons ce bouquet avec l'autre..., pour sa tombe...

Deux ans plus tard, à la mort de M. Dervillé, Antoinette rentrait, pour n'en plus sortir, chez les oblates de la rue de Vaugirard.



# Feu Lavignon

*À Paul Dreyfus.*

Ce soir-là, Philippe Lavignon, cocher du n° 18 532 de la Métropolitaine, décida de ne pas rentrer chez lui. Trois heures durant il avait, verre en main, fêté la rencontre d'un « pays » ; il se sentait légèrement ému, oh ! très légèrement, une petite pistache de rien du tout ; mais enfin il n'y avait pas presse d'affronter la colère de la bourgeoise, d'entendre Mme Séraphine Lavignon clabauder, piauler et piailler à n'en plus finir. Car elle n'était pas commode, Séraphine, – ou Proserpine, comme il l'avait surnommée ; – pas endurante, ah ! Dieu non ! Jamais elle n'avait voulu le comprendre, lui, jamais ! Toujours des reproches, des semonces, des jérémiades, des bousculades ! Et son argent qu'elle lui chipait !

– Non, pas de scène ce soir ! Je veux être tranquille...

Et ce soir-là, ni le lendemain, ni la nuit suivante, le cocher Lavignon ne réintégra le logis.

Inquiète de cette absence insolite, Mme Lavignon s'en fut dès l'aube, après cette seconde nuit d'attente, au dépôt de la Métropolitaine, rue de Tocqueville, et s'enquit de son mari.

Là non plus il n'était pas rentré.

– Et justement, madame, nous allons envoyer chez vous pour avoir de ses nouvelles.

Quelques heures plus tard, la Compagnie l'informait qu'on venait de trouver la voiture de Lavignon abandonnée, ainsi que le cheval, sur la berge de la Seine, à Billancourt.

Il ne s'agissait donc plus seulement, comme elle l'avait pensé d'abord, d'une ripaille plus prolongée que les précédentes : un malheur – accident ou crime – était à redouter, était probable.

Vite elle courut à la préfecture de police ; puis de là à la Morgue.

Le corps de Philippe Lavignon était étendu sur une dalle. C'était bien lui, hélas ! Elle le reconnut d'emblée, quoiqu'il eût le visage marbré d'ecchymoses et tuméfié : c'était bien ce pauvre Philippe ! On l'avait retiré de l'eau le matin même.

Si altéré et gobelotteur qu'il fût,

*La perte d'un époux ne va point sans soupirs,*

et Séraphine-Proserpine consacra bien six semaines à soupirer après son défunt et surtout à se douloir sur son propre sort, à elle, son veuvage et sa misère. Six semaines, c'était certainement plus qu'il ne méritait, l'incorrigible ivrogne !

Au bout de ce temps, elle commença à rechercher quelques secours et consolations auprès d'un voisin, d'un ouvrier ferblantier dont elle blanchissait et raccommoait le linge et qui avait été l'ami de feu Lavignon. À l'opposé de celui-ci, Francis Lucotte était d'une sobriété exemplaire. Souvent même il lui était arrivé de faire la leçon à Lavignon :

– Voyons, Philippe, tu n'es pas raisonnable, mon vieux ! Te flanquer dans des états pareils ! Ta bourgeoise bougonne, ça se comprend ! Il y a de quoi, vrai !

Et c'est toujours lui qui s'efforçait ensuite d'apaiser le courroux de Proserpine et de remettre la paix dans le ménage.

Et non seulement Francis Lucotte était sobre et rangé, mais encore c'était un travailleur, gagnant de grosses journées, ne chômant presque jamais, et facile à mener avec cela, ni colère, ni criard, ni brutal, une bonne pâte d'homme tout à fait, plutôt même trop doux, voire un peu simple. Mais, aux yeux d'une gaillarde comme Proserpine, qui tenait à garder la bourse et porter la culotte, ce ne sont point là des défauts, bien au contraire.



Le ciel, qui n'avait pas béni l'union de Philippe Lavignon, se montra plus clément quand Francis se fut substitué au défunt et eut hérité de sa veuve. Dix-huit mois après la mise en terre de l'infortuné pochard, Séraphine donnait le jour à un vigoureux petit bonhomme, qui ressemblait à son papa comme une goutte d'eau microscopique ressemble à une autre goutte d'eau volumineuse.

Dans leur empressement à se consoler et à se réconforter, M<sup>me</sup> veuve Lavignon et le voisin Francis avaient négligé d'aller, au préalable, solliciter la permission de M. le maire et implorer la bénédiction de M. le curé de leur paroisse ; ils n'en étaient pas moins heureux pour cela, et Francis Lucotte n'en avait pas moins la ferme intention de reconnaître comme sien le produit de ses œuvres et de donner son nom à l'enfant de Séraphine.

Le matin du jour où, sortant des bureaux de la mairie, il venait, en compagnie de deux camarades d'atelier comme témoins, et tout fier, radieux et triomphant, de déclarer la naissance de ce futur citoyen et de s'en proclamer l'auteur, comme on avait, en l'honneur d'un tel événement, vidé plusieurs litres déjà et que les jambes commençaient à mollir, qu'en outre l'heure pressait de se rendre au travail, on résolut de faire la course en voiture, et Francis avisa un fiacre en station tout près de là, le long du boulevard des Batignolles. Il ouvrit la portière, invita ses témoins à s'asseoir, et, levant la tête, donna l'adresse à l'automédon.

Mais soudain sa langue se paralysa, ses yeux s'écarquillèrent, il demeura cloué sur place, bouche béante.

C'était Lavignon, Philippe Lavignon en personne, qui se trouvait sur le siège.

– Bin oui, c'est moi ! Ça t'épate, hein ? Pas tant de manières, va, monte donc, Francis ! C'est ça !... reprit Lavignon. Nous y sommes ! Hue, Cocotte !

Arrivé à destination, comme les trois hommes descendaient de la voiture et que Francis, encore tout ahuri, tout effaré et éberlué, fouillait dans sa poche, cherchant sa monnaie :

– Pas la peine, fiston ! Tu vas payer un verre et puis ça fera la rue Michel ! Tiens, entrons là, ajouta Philippe ; je connais le patron...

Et comme on achevait de trinquer devant le comptoir :

– Alors, tu... tu ne veux plus d'elle ? hasarda Francis. Tu ne me la... la reprendras pas ?

– Pourquoi faire ? Tu es content comme tu es, n'est-ce pas, Francis ? Moi itou. Eh bin, alors ! À quoi bon changer, aller reprendre ma... ma succession ? Non, ma vieille, restons comme ça ! – Bien des choses à Proserp-i-i-i-ne ! lança-t-il, après avoir rassemblé ses guides et en cinglant Cocotte.

# La rue des Trois Belles

À Eugène Pitou.

La petite ville de Popey-sur-Ornain ou Popey-en-Barrois, dont les maisons s'étagent sur les hauteurs et le flanc d'un coteau et se pressent au pied de ce monticule, dans une étroite vallée qu'arrose la maigre rivière d'Orne ou Ornain, se trouve tout naturellement divisée en deux parties, ville haute et ville basse. Cette dernière est de beaucoup la plus peuplée, la seule tant soit peu vivante, bruyante, commerçante. L'autre, avec son château aux pignons d'ardoise, sa grosse tour, ses vestiges de remparts, ses restants d'esplanade ou *pâquis*, aux ormes séculaires, ses larges voies bordées de vieux hôtels bourgeois à façades artistement ouvrees, agrémentées de gargouilles, de tympanes et de mascarons, semble s'être endormie, il y a deux siècles, enveloppée dans son riche manteau de pierre comme dans un linceul.

Sans sa placide et pittoresque « Ville-Haute », Popey ne différerait guère d'un gros bourg aux rues banales et plates, non pavées, et, partant, tour à tour fangeuses et poudreuses, ayant marché couvert, salle de spectacle, hospice, gare de chemin de fer, temple protestant, statues de célébrités locales, etc. Aussi est-ce vers la Ville-Haute que se dirigent d'emblée tous les touristes et curieux, de même que c'est sur ces pentes agrestes et paisibles que vont se terrer de préférence les fonctionnaires retraités, les commerçants qui ont fait leur pelote et vendu leur fonds, tous les rentiers, petits et gros.

Parmi les rues de la Ville-Haute, la rue du Tribel, qui contourne en partie la crête du plateau et longe d'anciennes fortifications, est une des plus calmes, des plus discrètes, et aussi l'une des plus caractéristiques, des plus riches en beaux points de vue, en vastes jardins et hautes terrasses. C'est sur son parcours que se trouve « le parapet des Grangettes », d'où l'on domine presque toute l'étendue de la ville, le parc, la promenade du canal, le faubourg de Marbot, la coquette vallée du Naveton ; – où, de toutes parts, et comme tout près de vous, surgissent des massifs de collines : la butte boisée de Farémont, la côte avignée de Sainte-Catherine, les coupeaux de Matrique avec leur verdoyant liséré, etc.

[Illustration : Et il tomba aux pieds de Denise, lui saisit la main... (Page 177.)]

Ce nom de *Tribel* a longtemps intrigué les rares archéologues et chorographes de l'endroit. Dans son *Historique de la ville de Popey-en-*

*Barrois*, le très sagace et disert érudit Cyrille-Eudoxe Fessecahier fait dériver *Tribel* du grec, *tria*, trois, *êlios*, soleil, rue des Trois-Soleils, parce que, remarque-t-il avec sa puissante originalité accoutumée, « la situation de cette rue circulaire, dite jadis rue de la Tuerie, permet de contempler le roi des astres sous ses trois aspects : au levant, au midi et au couchant ».

Sans méconnaître l'importance d'une telle autorité, j'oserai m'inscrire en faux contre cette ingénieuse mais trop poétique explication. *Tribel* signifie trois belles, tout simplement, comme trident est mis pour trois dents ; tricorne, pour trois cornes, etc. En voici la preuve, étayée, ainsi que vous le constaterez, par une série de faits qui n'ont rien de surnaturel et dont maint habitant de Popey, parmi les anciens surtout, peut garantir la scrupuleuse authenticité.



Dans les derniers mois de 1815, le docteur Juvigny, qui avait pris part, en qualité de chirurgien et durant plus de vingt années, à nos campagnes militaires, se décida à postuler sa mise à la retraite et se retira dans sa ville natale, à Popey-en-Barrois. Républicain très ardent, imbu des idées du XVIII<sup>e</sup> siècle, admirateur du *Contrat social* et de l'*Émile* aussi bien que de la *Lettre sur les aveugles* et du *Système de la nature*, disciple de Cabanis et de Bichat, lié, soit d'amitié, soit par des études et recherches professionnelles, avec Dupuytren, Larrey, Richerand, Corvisart, Roux, Flaubert, Boyer, Broussais, toute la grande pléiade chirurgicale du premier Empire, il avait bien consenti à servir Napoléon en souvenir de Bonaparte, mais prêter serment aux Bourbons, se rallier aux jésuites, jamais ! La patience et la modération n'étaient pas dans son tempérament ; il se fâcha tout rouge à cette insultante proposition, sacra, tempêta et envoya au diable son uniforme, Louis XVIII et la Congrégation.

Sur les confins de la Ville-Haute, dans la rue de la Tuerie, il trouva à acheter à bon compte une spacieuse et vieille maison, bien déchue de sa splendeur, toute lézardée et délabrée, à laquelle attenait un long jardin qui, grâce à une suite de terrasses formant escalier, descendait, dégringolait jusqu'au fond du vallon de Polval.

Jeune encore relativement, – il n'avait pas atteint la cinquantaine, – marié, père de trois filles qu'il faudrait doter bientôt, et ne possédant d'ailleurs, outre sa bicoque et ses quinze cents francs de pension, qu'un très chétif capital provenant de l'apport de sa femme, il aurait dû songer à utiliser son diplôme de docteur et se créer une clientèle. C'est bien ce qu'il fit, en effet ; mais, en véritable adepte de Jean-Jacques, n'obéissant qu'à ses croyances démocratiques et à son culte

humanitaire, il recruta cette clientèle dans la basse classe, parmi tous les porte-guenilles et traîne-misère de la localité, si bien qu'en fait d'honoraires il ne reçut jamais que kyrielles de remerciements, los, actions de grâces et bénédictions, tous très glorieux témoignages, qu'il pouvait estimer suffisants, voire superflus, mais qui n'ajoutaient pas un maravédis à la dot de ses filles. Au contraire, bien souvent le brave docteur y mettait encore du sien et soldait de sa poche les frais de l'ordonnance qu'il venait de rédiger.

Sollicité par la municipalité et le département, il avait accepté, et à titre gracieux, bien entendu, les fonctions de médecin de l'hôpital et de la prison ; mais ici ce ne fut pas seulement des remerciements et congratulations qu'il récolta : en 1820, après l'attentat de Louvel, le docteur Juvigny, dénoncé par les ultras de l'endroit comme jacobin, robespierriste, athée et franc-maçon, vit un matin arriver chez lui le commissaire de police, M. Poustor, qui lui déclara solennellement qu'il était « suspect à l'autorité » et procéda en conséquence à une perquisition rigoureuse, de fond en comble. À l'issue de cette visite, pendant laquelle il avait failli plus d'une fois caresser à coups de botte l'échine du fonctionnaire, M. Juvigny s'empressa de rompre toute attache officielle, pour ne plus soigner que ses pauvres, – vigneron de Polval, *bobineuses* et tisserands du Jard ou de la rue de Véel, qui avaient préféré leur galetas à l'assujettissement et à la promiscuité de l'hôpital.

Sa consultation terminée, sa tournée faite, le docteur Juvigny s'occupait de bêcher et ensemercer les carreaux de son jardin, de tailler ses quenouilles, de lier ses espaliers et ses treilles ; ou bien, – besogne réservée pour les jours de mauvais temps, – il s'amusait à scier et à fendre sa provision de bois de chauffage, ses trois *cordes* de rondins ; ou encore, transformé en menuisier, serrurier, charpentier, etc., il s'ingéniait à rajuster et reclouer les montants de ses fenêtres, les ais et les gonds de ses contrevents et de ses portes, à raboter les lames de ses parquets, rafistoler ceci, cela, cela encore... Tout était à consolider et à refaire dans cette immense et vétuste baraque. Sous les tuiles d'un petit grenier, au-dessus de la chambre à four, il avait installé son atelier avec tous ses outils ; dans un autre coin de la maison, il s'était aménagé deux petites chambrettes qu'il avait meublées d'un bureau de bois noir, d'un antique canapé à fond de paille, d'un fauteuil et de quelques chaises de même style, et où il avait rangé le long des murs, sur des rayons de sapin par lui-même apprêtés et mis en place, les cinq ou six cents volumes de médecine, de philosophie, d'histoire et de littérature qui composaient sa bibliothèque. C'était là qu'il se retirait chaque jour après son second déjeuner, – ce repas de dix heures, onze heures ou midi, appelé dîner en Lorraine, – pour y fumer sa pipe, en relisant quelques pages de

*l'Essai sur les mœurs* ou de la *Gazette médicale*, et y faire sa sieste.

Ses soirées se passaient auprès de sa femme et de ses filles, dans la vaste pièce, haute de plus de quatre mètres, qui servait de salon. Pendant que Mme Juvigny, qui, à l'âge de quarante ans, à la suite d'une maladie nerveuse, avait perdu la vue, manœuvrait les aiguilles de son tricot, – un invariable bas de coton blanc ; – que Mlles Denise, Claire et Gilberte ourlaient, rebordaient, reprisaient, ravaudaient, le docteur, assis dans une sorte de bergère recouverte d'une housse, sous le manteau de pierre sculptée de la cheminée, leur faisait la lecture de son journal, *Le Constitutionnel*. Très fréquemment, un coup de sonnette ou un brusque toc toc à l'un des contrevents l'interrompait et faisait tressauter la maman et les fillettes : c'était un voisin ou quelque famille amie qui venait – les dames munies de leur sac à ouvrage – tenir compagnie aux Juvigny.

Il y avait douze ans que l'ex-chirurgien-major avait planté sa tente à Popey et vivait de cette humble vie, toute semée néanmoins de bonnes œuvres, resplendissante de dignité, de charité, d'abnégation, lorsqu'une épidémie typhoïde ayant éclaté dans certains misérables quartiers de la ville, il prodigua ses forces, se multiplia, se dévoua, si bien qu'il finit par contracter les germes du mal et succomba, frappé ainsi, ce stoïcien et ce sage, comme il l'aurait souhaité si on lui en eût laissé le choix, au chevet de ses pauvres, sur son champ d'honneur.



Mlle Denise, l'aînée des filles du docteur Juvigny, avait alors vingt-sept ans. Quelques mois auparavant elle avait failli se marier : un aide-major, en garnison à Nancy, et que diverses circonstances avaient mis en relation avec l'ex-chirurgien, s'était épris d'elle et avait chargé une dame Huguet, vieille amie des Juvigny, de lui déclarer ses intentions et de lui demander si elle l'autorisait à solliciter officiellement sa main. Elle y consentit d'autant plus volontiers qu'intérieurement, secrètement, elle partageait cet amour. Survint la catastrophe, la soudaine mort du docteur : la démarche fut différée, le projet interrompu. Quand M. Firmin Vayeur, l'aide-major, rentra en pourparlers, Denise avait réfléchi et elle répondit par un refus.

Elle avait réfléchi et à la situation de sa mère aveugle et à l'avenir de ses sœurs, dont l'une, Gilberte, sortait à peine de l'enfance, et dont l'autre, Claire, âgée de vingt-deux ans, était une nature contemplative et mystique, inapte à la gouverne d'une maison, à toute besogne et préoccupation matérielles. Mariée à M. Firmin Vayeur, obligée de quitter la ville, d'accompagner son mari de garnison en garnison, qui donc la remplacerait ? Qui soignerait sa mère, si habituée à elle, ne

voulant qu'elle pour la servir et la guider ? Qui veillerait sur Gilberte ? Qui défendrait les intérêts de la famille et dirigerait la barque ?

Elle resta, s'applaudissant de n'avoir pas aliéné sa liberté, sacrifiant pour jamais à ce qu'elle jugeait son devoir les aspirations de son cœur ; – seulement, durant près de quarante années, jusqu'à son dernier jour, on put voir, suspendu dans son alcôve, au chevet de son lit, à côté d'un petit bénitier en stuc et d'une image de Notre-Dame du Guet, un médaillon de plâtre, où, dans le fin profil du général Bonaparte, la vieille fille retrouvait une frappante ressemblance de l'aide-major, un souvenir toujours présent, mais compréhensible pour elle seule, de son unique amour.

Les ressources de la maisonnée avaient bien diminué depuis la mort de M. Juvigny. Au lieu des quinze cents francs qui étaient alloués au chirurgien-major comme pension de retraite, sa veuve n'en touchait plus que le tiers, cinq cents francs payables par trimestre. Denise et Claire, en attendant que la petite Gilberte put se joindre à elles, s'étaient procuré de l'ouvrage dans une fabrique de la Ville-Basse, une fabrique de corsets. Ces corsets, il s'agissait de les border, d'en fixer les baleines, de les *piquer* ou *éventailler* ; chaque samedi, une ouvrière qu'elles rémunéraient en conséquence leur apportait leur tâche à domicile, trois douzaines de corsets bruts, et remportait les trois douzaines piquées et parachevées du samedi précédent. En outre, mère et filles s'étaient arrangées pour n'occuper que le rez-de-chaussée de leur grande bicoque, et avaient, non sans quelque peine et délai, réussi à en louer le premier étage : encore deux cents francs à ajouter au budget annuel.

Quant au jardin, Denise s'en était chargée. Elle avait abdiqué toute coquetterie, toute juvénile prétention, et s'était hardiment et gaiement classée au rang des vieilles filles. Sans pitié pour la délicatesse de ses mains, pour le frais incarnat de ses joues, la laiteuse blancheur de son cou et de ses bras, elle sarclait les plates-bandes, promenait la *raclotte* dans les allées, maniait bêche, râteau, hoyau, sécateur ou cisailles, durant des matinées entières, alors que le jardin, situé au levant, n'avait pas un coin d'ombre.

Les exercices virils ne l'avaient d'ailleurs jamais épouvantée, au contraire. Elle avait été élevée en garçon, habillée même en garçon jusqu'à l'époque de sa première communion : le « major », encore en activité de service en ce temps-là, se plaisait à l'emmener avec lui à la caserne et dans les marches militaires, à la faire grimper sur son cheval et galoper à perdre haleine, à lui planter sur l'oreille son bonnet de police : « Voyez mon beau petit enfant de troupe ! »

Elle tenait de son père, au moral comme au physique. Elle avait sa vivacité, ses brusqueries, sa pleine indépendance et sa rude fierté de



caractère, sa brutale franchise, son enthousiasme, ses engouements, voire ses opinions démocratiques et sociales, et ce culte d'universelle tolérance prêché par Voltaire, – bien que, selon la commune contradiction, le médecin-philosophe eût laissé instruire ses trois filles dans le dogme et les pratiques catholiques. Comme son père, elle était douée d'un admirable instinct d'affectivité et de dévouement, elle éprouvait l'irrésistible besoin de se prodiguer à tout ce qui peine et souffre, à tout venant. Comme lui aussi, elle avait les traits du visage vigoureusement dessinés, la lèvre inférieure un peu saillante, l'œil bleu, pétillant de malice et comme humide de bonté, le front large, proéminent ; et, pour la trouver belle, il fallait, – ce que faisaient sans doute les familiers de la maison, les vieux amis du docteur restés fidèles à sa veuve et à ses filles, lui tenir compte de ses qualités morales.

Des années s'écoulèrent. C'était toujours la même existence quiète, modeste, uniforme ; les mêmes journées remplies par les mêmes serviles travaux ; les mêmes soirées passées autour du guéridon du salon ou sur le banc de pierre du jardin, en compagnie des mêmes habitués, la plupart hommes d'âge ou dames à cheveux blancs, qui, presque à tour de rôle, venaient, après leur souper, sans façon, faire un brin de causerie avec Mme Juvigny et « les Trois Belles », ainsi qu'ils avaient fini par désigner entre eux Mlles Denise, Claire et Gilberte.

Peu à peu cependant, entre les multiples objets où l'activité et la générosité de Denise avaient sans cesse besoin de s'épandre, une tâche s'imposa, un but prédomina. C'était assez d'elle pour veiller sur la maman, vaquer à l'entretien du jardin et aux soins du ménage, assez d'elle qui gardât le célibat.

Elle avait suffisamment pratiqué le monde, étudié la vie, pour constater tous les désavantages, les infériorités sociales, les mille chagrins et déboires inhérents à la condition de fille, de vieille fille surtout ; et, si elle avait dû l'accepter, la subir, cette condition, elle devait à tout prix l'épargner à ses sœurs.

Claire, la cadette, approchait de la trentaine, et aucun prétendant ne s'était encore révélé. Cet oubli, à vrai dire, ne la préoccupait guère ; son ardente piété la consolait de toutes les rigueurs du sort, et elle ne convoitait d'autre amour que l'amour de Dieu. Son royaume n'était pas de ce monde. Denise la sermonna, s'efforça de l'arracher à ses nuages, de la ramener sur le terre-plein de la réalité. Son ignorance des choses du ménage, son peu de goût pour ces serviles mais indispensables besognes, ne devaient pas être un obstacle ; cette science et ce zèle, elle les acquerrait comme par surcroît, les obtiendrait par grâce d'état, lorsqu'elle serait nantie d'un mari. Oui, il

le faudrait bien ! – Claire pourvue, Gilberte aurait son tour.

Tel était le projet qui s'était emparé de l'esprit de Denise, qu'elle méditait et ruminait sans trêve ni relâche. La double entreprise n'était pas facile à mener à bonne fin, vu surtout l'absence de dot : l'aînée des Trois Belles ne s'illusionnait point : mais, baste ! en se remuant bien, et avec l'aide de Dieu !



Popey-sur-Ornain, dont la situation topographique, l'étroit vallon, resserré comme une gorge, et les pentes abruptes semblaient exclure toute garnison de cavalerie ou même d'infanterie, partageait alors avec la petite ville de Vitré, en Bretagne, le privilège de posséder une compagnie de sous-officiers vétérans. Ces braves, la plupart décorés ou médaillés, avaient pour caserne une ancienne halle de la Ville-Haute, et étaient particulièrement appréciés et choyés par les cabaretiers et les vieilles filles de l'endroit.

Tous ayant dépassé la quarantaine se trouvaient mûrs pour le mariage, avides d'avoir en propre un foyer où chauffer leurs tibias rhumatisants, un *terrain* de quelque cent verges avec *baraque* ou tonnelle, où l'été on s'en irait fumer sa pipe, boire sa canette et souper au frais, et une femme proprette, avenante, indulgente aux faiblesses et manies du quadragénaire. En outre, – irrésistible appât ! – chacun d'eux avait droit à une pension de retraite, réversible peut-être sur la tête de l'épouse survivante ! Aussi, pour tout ce qui avait coiffé sainte Catherine, ouvrières, domestiques, vigneronnes, boutiquières même et petites bourgeoises, « épouser un vétéran », c'était la grande ressource, le suprême espoir, le rêve le plus cher, le plus assidûment et ardemment caressé.

Un des officiers de ce corps d'élite, le lieutenant Césaire Debrole, avait connu, douze ou quinze ans auparavant, le chirurgien-major Juvigny, et, dès son arrivée à Popey, il était allé présenter ses hommages à sa veuve et peu à peu avait pris place parmi les intimes de la maison. C'était le plus jeune d'entre eux : il n'avait que quarante-trois ans. Denise ne tarda pas à voir en lui un parti pour sa sœur cadette.

– Nous ne pouvons pas rester vieilles filles toutes les trois : c'est bien assez de moi ! répétait-elle sans cesse. Il faut un homme dans une maison. C'est indispensable ! Les femmes ont beau faire... Oui, oui, Clairette, crois-moi !

Elle manœuvra si bien, elle se monta si bien la tête, qu'elle finit par la monter à Clairette et lui persuader que M. Debrole ne venait au logis que pour elle, était amoureux fou d'elle.

– Mais cependant, Denise, il ne me parle pas autrement qu'à toi ou à Gilberte, ne fait pas plus attention à moi qu'à vous... Tu exagères, tu t'abuses ?

– Non ! non ! Il n'ose pas, voilà tout ! Mais j'ai bien remarqué les coups d'œil qu'il te lance à la dérobée, quel embarras il éprouve lorsqu'il est assis près de toi. Tiens, hier soir, il se trouvait entre nous deux : tu n'as pas vu comme il était intimidé, ne sachant que faire de son chapeau, répondant tout de travers ?...

– En effet..., oui...

– Je suis certaine qu'il meurt d'envie de te déclarer sa flamme et de te conduire à l'autel !

– Oh !

– Il n'y a pas de oh ! qui tienne. Il faut te sacrifier, ma chatte ! C'est toi que le sort a désignée. Pour maman, pour moi, pour nous toutes... il faut te sacrifier !

Claire courba le front et laissa faire son aînée.

La semaine suivante, par une chaude après-midi de juillet, vers les quatre heures, Denise ayant à réparer, puis à amidonner et repasser un jupon, était demeurée seule dans la grande chambre de devant, tandis que sa mère et ses sœurs s'étaient réfugiées avec leur ouvrage dans un coin du jardin, sous un berceau de noisetiers, quand le lieutenant Debroile vint à passer. Comme de coutume, il s'approcha de la fenêtre pour saluer ces dames et prendre de leurs nouvelles.

– Mais entrez donc ! Vous n'allez pas demeurer là, par ce soleil ?...

De prime saut, l'occasion lui parut on ne peut plus propice, faite à souhait pour l'entretien qu'elle voulait avoir avec le lieutenant. L'amener, le pousser à avouer son amour, se faire de gré ou de force sa confidente, lui laisser entendre que cette confidente ne demanderait pas mieux que de lui servir d'intermédiaire, le presser, le stimuler, lui promettre gain de cause, tel était le plan de Denise. Quels prodiges de tactique il lui fallut déployer pour attirer la conversation sur le chapitre du mariage, les inconvénients du célibat, les tristesses de l'isolement, le désolant spectacle d'une vieillesse solitaire ! Et cependant Césaire Debroile s'y prêtait de la meilleure grâce du monde, acquiesçait à tout, enchérissait même parfois. Certes oui, il était las de cette vie de vieux garçon, de vieux mollusque, surtout depuis qu'il habitait Popey... oui, depuis qu'il avait l'honneur... d'être reçu chez Mme Juvigny..., l'inappréciable bonheur de fréquenter..., de contempler...

Il y venait de lui-même, l'excellent M. Césaire.

– Ah ! j'avais bien deviné ! repartit Denise avec un malicieux et

encourageant sourire. Mais pourquoi n'avez-vous pas eu plus de confiance ? Pourquoi avoir attendu jusqu'à présent ? Et encore il a fallu que je vous arrache cet aveu mot par mot !

– Chère demoiselle Denise ! combien je vous sais gré... d'avoir eu pitié... balbutia Césaire, tremblant et rayonnant de joie. C'est depuis le premier jour... la première fois que je suis entré ici, que je vous ai vue... Vous étiez à cette même place, tenez... et j'ai éprouvé... j'ai... je vous ai aimée tout de suite !

Et il tomba aux pieds de Denise, lui saisit la main et y appuya pieusement et passionnément les lèvres.

– Moi !... moi ! s'exclama-t-elle aussitôt en le repoussant avec une fébrile vivacité. Mais non, non !... Il ne s'agit pas de... C'était... Oh !...

Et elle s'enfuit, toute consternée et affolée.



Claire n'eut pas de peine à abjurer les espérances que sa sœur lui avait insinuées et imposées, et à se résoudre définitivement au célibat. Elle prolongea les stations qu'elle faisait matin et soir à l'église dans la chapelle de Notre-Dame du Guet, puisant dans ses ardentes effusions toutes ses forces et ses joies, et se consacra entièrement et sans retour à Marie, cette tendre Mère, et à son divin Fils, l'incomparable époux.

Gilberte, pendant ce temps, la petite Gilberte, la plus jeune des demoiselles Juvigny, grandissait, vieillissait plutôt. Elle touchait à ses vingt-trois ans, lorsque Denise, de plus en plus convaincue des désagréments et crève-cœur réservés aux vieilles filles lui annonça qu'elle lui avait trouvé un mari.

– Oui, ma *chourotte* (un de ses petits noms d'amitié habituels que lui fournissait le patois local). Car je ne présume pas que tu aies l'intention de nous imiter, Claire et moi, n'est-ce pas ? Rien ne remplace un homme dans une famille, vois-tu, et il n'y a plus que toi sur qui nous puissions compter maintenant. C'est à toi, ma Béberthe, qu'il était réservé de nous assurer un protecteur pour nos vieux jours !

Bref, elle lui tint le même langage qu'elle avait tenu naguère à son autre sœur, et termina par les mêmes chaleureuses exhortations, les mêmes appels à l'abnégation et au sacrifice.

Gilberte, comme Claire, se soumit et donna carte blanche à Denise.

– Mais, au moins, apprend-moi qui tu as en vue ? Dis-moi le nom de l'heureux mortel ? J'ai beau chercher, me creuser la tête...

C'est qu'en effet les épouseurs n'abondaient pas à Popey, à la

Ville-Haute surtout, malgré même l'appoint fourni par les braves vétérans. Les filles du peuple pouvaient, à la rigueur, trouver bague à leur doigt, petit vigneron, ouvrier tisserand, *trameur* ou corsetier ; mais les « demoiselles » de la classe bourgeoise, les maigres héritières de tel ancien inspecteur des postes, tel ex-contrôleur des contributions ou agent voyer principal, de tel capitaine ou chef de bataillon en retraite... Ah ! ce n'était pas chose facile de les pourvoir ! Les filles du docteur Juvigny en était la preuve. Outre qu'à Popey comme ailleurs, le « sans dot » n'est, auprès de nul galant, un titre de recommandation, il y avait disette de jeunes gens à la Ville-Haute. Leurs études terminées, leur diplôme de bachelier en poche, les fils de tous ces chétifs rentiers, de tous ces officiers et fonctionnaires retraités, s'en allaient, qui d'un côté, qui de l'autre, chercher leur gagne-pain, fournir leur carrière, – administrative ou militaire le plus souvent, – quitte plus tard, au bout de leurs trente ans de service, et suivant l'exemple paternel, à revenir manger leur pension et finir leurs jours sous ce même gai coin de ciel.

Gilberte, quoique n'ayant pas l'embarras du choix, tant s'en faut, était bien excusable de ne pas deviner quel époux la tendre prévoyance de son aînée avait réussi à découvrir et lui tenait en réserve. « L'heureux mortel » n'était à Popey que depuis trois jours, et c'était le matin même, pas davantage, que Denise l'avait aperçu pour la première fois. Il cheminait devant elle dans la Grand'Rue, comme elle remontait du marché, et elle avait eu tout loisir de remarquer sa prestance, son allure distinguée, l'élégante coupe de ses vêtements ; elle avait même pu entrevoir un instant, lorsqu'il s'était arrêté pour pénétrer dans la maison du receveur de l'enregistrement, les traits de son visage, ses fines moustaches noires, son intelligente et avenante physionomie.

– Quel est donc ce monsieur ? avait-elle aussitôt demandé à une voisine, vieille fille comme elle, qui revenait aussi de faire ses provisions. Ce monsieur qui entre là ?...

– C'est le successeur de M. Paradis, le nouveau receveur de l'enregistrement... M. Raymond Mansuy, qu'on l'appelle... Il prend ses repas à l'hôtel du Lion d'Or. Je crois même qu'il y couche, car il est garçon, faut vous dire...

– Ah !

– Une bonne recrue pour les demoiselles de la Ville-Haute, n'est-ce pas donc, mam'zelle Denise ?

– Pour les jeunes, oui ! mais pour les vieilles comme nous, ma pauvre Sophie !

– Oh ! nous, c'est bien fini !

« Le fait est, rumina Denise, lorsque sa voisine, Mlle Sophie Camus, l'eut quittée, le fait est qu'il paraît très convenable, tout à fait bien, ce monsieur... Raymond Mansuy. Il a je ne sais quoi de doux, de réservé, de timide presque, qui me plaît au delà de tout. Comme on voit tout de suite qu'il sort d'une excellente famille, qu'il a été parfaitement élevé ! Si je... Oui, si j'essayais ! Gilberte, elle aussi, est très bien ! »

Et, avec son exaltation accoutumée, croyant déjà le mariage en train, sinon décidé et conclu, elle s'empressa de faire part à sa jeune sœur de sa découverte et de lui garantir la réussite de son dessein. Puis, sans plus tarder, elle se mit en campagne et prépara les avenues.

Mme de Woimbey, veuve d'un ancien receveur des finances, et qui, malgré ses soixante-cinq ans et un commencement de surdité, aimait à s'entourer de jeunesses, à donner à dîner et à baller dans son hôtel de la rue des Clouyères, à la Ville-Basse, venait de convoquer à une sauterie son monde habituel. En qualité de dame de charité, Denise avait été fréquemment en rapport avec elle ; elle courut la voir, lui expliqua confidentiellement son plan et la pria d'adresser une invitation à M. Raymond Mansuy.

– Pour la lui remettre, on pourrait, ajouta-t-elle, se servir de M. Millot, un des pensionnaires du Lion d'Or, très lié déjà, m'a-t-on dit, avec M. Mansuy.

– C'est cela, parfait ! repartit l'obligeante Mme de Woimbey. Et je ferai en sorte – s'il accepte, car enfin !... – de vous le présenter moi-même... Je le placerai à côté de notre charmante petite Gilberte... Rapportez-vous-en à moi, chère demoiselle.

Ce qui fut dit fut fait. Le samedi suivant, à dix heures clochantes, Gilberte, chaperonnée par Denise, effectuait son entrée chez Mme de Woimbey, tandis que Claire, qui avait pour jamais renoncé à Satan et à ses pompes, était demeurée gardienne du logis en compagnie de Mme Juvigny.

M. Millot arriva bientôt, escorté de son nouvel ami, M. Raymond Mansuy, qui remercia d'autant plus vivement la maîtresse de la maison d'avoir bien voulu penser à lui, qu'il était étranger à la ville, tout nouvellement débarqué...

– Et comptez-vous faire un long séjour au milieu de nous ? demanda Mme de Woimbey avec son bon sourire habituel. Ces vilaines administrations déplacent si capricieusement leur personnel !

– Mon prédécesseur, M. Paradis, est resté deux ans à Popey ; je présume y être maintenu pendant ce même laps de temps, peut-être davantage...

– Je le souhaite pour nous, monsieur. Popey n'est pas une ville

gaie et bruyante, tant s'en faut ! Vous avez dû vous en apercevoir déjà ? Vous vous y ennuierez, c'est certain... Ne vous récriez pas !... C'est ce qui me fait espérer que vous voudrez bien venir me voir de temps en temps...

– Madame !

– Nous ferons de notre mieux pour alléger cet ennui. En outre, si vous êtes bon marcheur et aimez les promenades, les distractions ne vous manqueront pas, durant la belle saison tout au moins. Les bois du Haut-Juré, les friches de Savonnières, la gorge des Fourches ou de Misère, l'entonnoir de Resson, les étangs de Sainte-Geneviève, la vallée de la Saulx, Jeand'heurs, Trois-Fontaines, que sais-je encore ? offrent de très agréables buts d'excursion, de ravissants points de vue. Vous avez été à même déjà d'apprécier ces charmes, les seuls que Popey puisse légitimement revendiquer. Vous habitez la Ville-Haute, n'est-ce pas, dans la maison de M. Paradis ? La terrasse qui fait suite au jardin domine, si mes souvenirs sont exacts, toute la rue de Véel et le versant de Corotte, et l'on y jouit d'une fort belle vue.

– Fort belle, en effet, madame.

M. Mansuy n'était pas causeur, décidément, et affectait, malgré sa jeunesse, une retenue, une gravité, empreinte, il est vrai, de courtoisie, de respectueuse condescendance, mais fort gênante néanmoins pour M<sup>me</sup> de Woimbey. Celle-ci, de dépit de se voir si mal secondée, changea de thèse, et, indiquant Denise et Gilberte assises à sa droite, reprit :

– Ces demoiselles sont vos voisines, précisément. M. Mansuy, receveur de l'enregistrement, ma chère demoiselle Denise. – M<sup>lles</sup> Denise et Gilberte Juvigny, filles du docteur Juvigny, dont vous entendrez souvent parler à Popey, monsieur Mansuy : un savant et un homme de bien, qui était la providence de tous les indigents, et qui est mort pour eux. Un affreux républicain, par exemple ! acheva la vieille douairière avec un comique haussement d'épaules.

Ainsi retenu par M<sup>me</sup> de Woimbey et sur son invitation, M. Mansuy prit place vis-à-vis d'elle et des demoiselles Juvigny. Denise dut bientôt soutenir à elle seule tout le poids de la conversation : la maîtresse du logis avait à s'occuper de ses hôtes et le receveur nouveau venu ne se départait pas de sa courtoise circonspection. « Oui, mademoiselle. – En effet ! – Sans doute ! – Certainement, mademoiselle. » La pauvre Denise s'intriguait, s'ingéniait, s'évertuait à lui extirper quelque détail personnel, quelque indice sur son passé, sur ses habitudes et ses goûts, et n'obtenait, en réponse, que de brèves locutions confirmatives, une exclamation ou quelque insignifiant lieu commun. Tout ce qu'elle parvint à savoir, au bout d'une demi-heure d'efforts et de ruses, c'est qu'il habitait la Flandre précédemment, qu'il

arrivait de Valenciennes, trouvait Popey charmant et était sûr de s'y plaire.

Comme les sons de l'orchestre retentissaient autour d'eux et que le flot des danseurs avait envahi la pièce, M. Mansuy, arrondissant son bras, sollicita de son interlocutrice l'honneur de polker avec elle.

– Oh ! moi, mon temps est passé ! repartit allègrement Denise. Je suis une vieille femme, et j'aurais honte de ne pas vous épargner cette corvée.

En galant cavalier, M. Mansuy protesta et réitéra sa demande ; mais Denise tint ferme, et comme il se tournait vers Gilberte :

– Oui, faites danser ma sœur : c'est de son âge, à elle !

Un instant après, tandis que les deux jeunes gens tournoyaient, chastement enlacés l'un à l'autre, M<sup>me</sup> de Woimbey rejoignit Denise.

– Eh bien ! où en sommes-nous ? Il paraît très bien, ce jeune homme, très distingué... Un peu sérieux cependant, n'est-ce pas ? un peu... un peu froid ?

– Oui, trop froid, trop fermé, mais fort bien, oh ! fort bien ! Gilberte qui aime les hommes graves !...

– Vous me tiendrez au courant, bien entendu ? Ne manquez pas ! Bonne chance ! acheva M<sup>me</sup> de Woimbey en pressant sournoisement, – muette attestation de l'ardeur de ses vœux, affectueux témoignage de complicité, – la main de Denise.



Gilberte emporta de cette soirée un doux et réconfortant souvenir, une impression ineffaçable. Avec sa belle mine, son élégante et imposante distinction, son accorte et déférente discrétion qui décelait la haute sagacité de son jugement, des trésors d'expérience, et attachait à chacune de ses rares paroles un prix inestimable, Raymond Mansuy l'avait comme fascinée.

Sa sœur Denise, toujours absorbée par son unique pensée, sa mission matrimoniale, toujours généreuse, empressée, remuante, ardente et imprudente aussi, toujours prompte à s'épancher, à s'exalter et à « s'emballer », venait encore aviver cette flamme naissante, verser de l'huile sur le feu.

– Sais-tu bien qu'il fait sensation à Popey, *ton* monsieur Raymond ? D'un bout à l'autre de la ville, c'est à qui le prônera, l'encensera. Partout on le porte aux nues. Et, de fait, on n'est pas habitué à rencontrer un jeune homme aussi... aussi accompli ! Dépêchons nous, ma petite Gilberte, dépêchons-nous : qu'on ne nous



le prenne pas !

Peu de jours après le bal de Mme de Woimbey, une après-midi, Denise reconduisait un fournisseur et venait d'ouvrir la porte de la rue, quand elle aperçut à trois pas d'elle, cheminant au milieu de la chaussée, M. Raymond Mansuy. En réponse au très gracieux et respectueux salut qu'il lui adressa, elle se risqua à l'arrêter au passage, lui demanda de ses nouvelles ; puis, d'un air tout souriant, enjoué, bon enfant, un air qui lui était habituel :

– Entrez donc un instant, sans façon, en qualité de voisin !... Vous ferez connaissance avec maman...

Il s'inclina en remerciant : « Vous êtes trop bonne, vraiment, mademoiselle », et suivit la vieille fille. Après l'avoir présenté à Mme Juvigny et à Claire, elle l'invita à visiter le jardin et le conduisit, escortée de Gilberte, jusqu'à la tonnelle de clématites et de houblon qui garnissait la plus haute terrasse.

Quand il se fut rassasié de contempler l'alpestre panorama déroulé devant lui, dans la fraîche et gaie lumière de ce soleil de mai, Denise fit un signe à Gilberte qui alla quérir une bouteille de bière mousseuse, – de double bière de mars, – ainsi que trois verres qu'elle apporta, rangés sur un plateau.

– Mais vous me gêtez, mademoiselle ! se récria M. Mansuy.

Et comme il faisait mine de refuser :

– Oh ! mais ce n'est pas à votre intention seule : j'en boirai volontiers ! riposta Denise toute guillerette.

Encore une chère et radieuse journée pour Gilberte, que Raymond, au dire de la vieille fille, n'avait cessé de reluquer, de dévorer des yeux !

Le dimanche suivant, c'était, – d'après le roulement établi par les dames Juvigny, à l'effet de ne pas laisser la maison seule durant le temps des offices paroissiaux, – c'était au tour de Claire et de la maman d'assister à la grand'messe, tandis que Denise et Gilberte devaient se contenter de la messe de onze heures. Leur mère et leur sœur revenues au logis, Gilberte et son aînée se dirigèrent vers l'église. Comme elles longeaient la Grand'Rue, elles aperçurent, arrêtée devant la maison du receveur de l'enregistrement, une voiture de déménagement toute chargée.

– Ce sont les meubles de M. Mansuy qui viennent d'arriver, sans doute ? remarqua Gilberte.

– Sûrement, va ! De qui voudrais-tu ?... En quittant Valenciennes il s'est fait expédier son mobilier par les messageries...

– C'est cela, évidemment !

Le banc des dames Juvigny se trouvait à l'entrée de l'église, sous les orgues. Les deux sœurs y prirent place, comme le prêtre terminait l'épître.

– Nous arrivons juste, murmura Denise. Un peu plus !...

Un peu plus, l'évangile était dit, et pas d'évangile, pas de messe valable.

L'œil fixé sur leur paroissien ou tourné vers l'officiant, elles ne se laissaient distraire par aucun bruit, aucun mouvement, et n'avaient à cœur que l'accomplissement de leurs dévotions.

À l'issue de la cérémonie, comme elles venaient de s'engager sous le porche latéral voisin de leur stalle et en descendaient les degrés, elles se heurtèrent à M. Mansuy, qui, lui aussi, sortait de l'église. Une dame jeune, svelte, bien prise, vêtue avec une élégante simplicité, s'appuyait sur son bras et donnait l'autre main à un petit garçon de quatre ou cinq ans.

Les deux sœurs se regardèrent, muettes de stupeur, bouche bée, les yeux écarquillés. En ce moment même, M. Mansuy leur décochait son plus galant coup de chapeau.

– Mesdemoiselles, Mme Mansuy, ma femme, qui est arrivée hier soir... Je vous l'amènerai très prochainement : elle se fera un plaisir... Mlles Juvigny, dont je t'ai parlé, mon amie...



Quoique Denise, dans sa constante bonne humeur et son inaltérable optimisme, n'eût pas tardé à se moquer elle-même la première de sa mésaventure et à se remettre en campagne, à la recherche d'un mari pour Gilberte, celle-ci suivit les traces de ses aînées, et prit rang peu à peu, illicitement d'abord, douteusement, puis sans conteste, dans le régiment des vieilles filles.

Mme Juvigny mourut. Un à un disparurent les anciens habitués de la maison ; d'autres, aussi fidèles, les remplacèrent, et, quoique les trois sœurs, plus ou moins courbées sous le poids de l'âge, fussent toutes grisonnantes, ces derniers venus, conservant la tradition de leurs prédécesseurs, disaient encore : les Trois Belles, la rue des Trois Belles, et, par corruption, du Tribel.

Voilà comment, n'en déplaise à l'historiographe Cyrille-Eudoxe Fessecahier, la rue de la Tuerie perdit son nom.

Cet ouvrage est le 446<sup>ème</sup> publié  
dans la collection *À tous les vents*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.